NUMÉRO 99

Illinois U Library

26 JANVIER 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE MONCEAU

Wagram 67-48 — 16, rue Monceau

Métros : GEORGE V - St-PHILIPPE - COURCELLES

JACQUELINE DELUBAC

GIL ROLAND

PIERRE JOURDAN

LA JEUNE VEUVE

Comédie en 3 actes de Aldo de BENEDETTI

ELLEN BERNSEN

HENRIETTE MARION — PAULETTE PORTELLY

JACQUES BARCLAY — LOUISE NOWA

CHARLES BOUILLAUD

Décors de SUZANNE REYMOND

Tous les soirs à 21 heures (sauf Lundi) - Dimanche, Matinée à 15 h.

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Adrien. Le Gardien.

Mme Bertran. Marie.

Mme Bertran. Jeanne. Renaut. Marie. Philippe.

1 ADRIEN. — *Vous voyez cette tombe ? C'est moi qui suis enterré là !*
LE GARDIEN. — *Vous êtes fou !* (ACTE I.)

2 Mme BERTRAN. — *Prenez un peu de bouillon.*
MARIE. — *Non, je vous en prie. N'insistez pas.* (ACTE I.)

3 MARIE. — *Pauvre Adrien ! Que vais-je faire à présent ? Que pourrai-je faire sans lui !*
RENAUT. — *Courage, Marie ! C'est une dure épreuve que le destin vous impose là !* (ACTE I.)

4 JEANNE. — *Est-ce que nous lui disons que tu vas rester pour la veiller ?*
PHILIPPE. — *Moi ? Mais tu es folle. Ne pas dormir de la nuit ? Ah non !* (ACTE I.)

5 ADRIEN. — *Sois tranquille, Marie, c'est moi. Mais oui, je suis vivant. Touche-moi.*
MARIE. — *Mon Adrien. J'ai l'impression d'être la proie d'un rêve... d'un rêve terrible.* (ACTE I.)

Jeanne. Philippe.

Marie. Adrien.

LA JEUNE VEUVE

Comédie en trois actes
de ALDO de BENEDETTI

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Monceau le 19 Octobre 1951 dans une mise en scène de GIL ROLAND et PIERRE JOURDAN et des décors de SUZANNE REYMOND

★

Tous droits réséervés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Aldo de BENEDETTI.

Supplément au N° 328 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES :

Marie..... *Jacqueline DELUBAC*
Paule..... *Ellen BERNSEN*
Mme Bertran..... *Henriette MARION*
Jeanne..... *Paulette PORTELLY*
Rosine..... *Louise NOWA*
Adrien..... *Pierre JOURDAN*
Renaut..... *Gil ROLAND*
Le Gardien..... *Charles BOUILLAUD*
Philippe..... *Jacques BARCLAY*

ACTE PREMIER

Un parc avec de grands arbres et une allée bordée de haies et de buissons en fleurs. Le gardien s'avance vers vant-scène. C'est un homme entre deux âges portant lunettes, une pipe éteinte à la bouche. Il est en bras de chemise, mais coiffé d'un képi réglementaire.

LE GARDIEN. — Regardez ! ... Il n'y a rien impressionnant là-dedans. Si je ne vous le sais pas, vous ne vous en apercevriez même s. D'ailleurs ce n'est pas vrai que les cime-res sont lugubres. C'est une erreur ! Les metières, ce sont de grands jardins... Les plus aux et les mieux tenus qu'on puisse trouver ns la ville. Ecoutez quelle paix, quel silence ! n entend gazouiller les oiseaux. Des hiron-lles, des rossignols, des rouges-gorges. Il y a des milliers... Ils viennent tous se réfugier i. Les villes et les vivants leur font peur ! savent bien qu'ici personne ne peut leur re de mal. Pauvres petites bêtes... C'est eux i me réveillent le matin ! Ah ! j'oubliais de us dire que je suis le gardien du cimetière. abite la maisonnette près de l'entrée : j'ai ux chambres, une cuisine et un petit jardin en que pour moi ! Quelqu'un va peut-être nser que c'est désagréable de vivre dans un metière ? Hé bien, ça encore c'est une erreur. s premiers temps, ça m'impressionnait un u, mais petit à petit je m'y suis habitué. uilà quinze ans, maintenant, que je suis ici je m'y trouve tout à fait bien. Le soir, une is que j'ai fermé la grille je m'assieds sur pas de ma porte à fumer la pipe. Il est rtain que ce n'est pas amusant d'être toujours ul, surtout en hiver quand il fait tout de ite noir et que les nuits n'en finissent pas. aurais voulu me marier, mais rien à faire ! n'ai jamais pu en trouver une qui accepte vivre ici ! Vous savez... les femmes c'est tu ! Moi, je crois qu'au fond on est mieux ec les morts qu'avec les vivants ! Les morts nt tous de braves gens même si c'étaient s canailles pendant leur vie. On les voit arri-r ici couverts de fleurs, après quoi ils res-nt bien tranquillement à leur place, sans ner personne. Maintenant je les connais pres-e tous un à un, je sais leur nom, je connais ur histoire... à force de vivre à côté d'eux me suis attaché à eux. Eux aussi, peut-être, s'ils peuvent encore comprendre et sentir, ont pu s'attacher à moi. Je les traite tous convenablement, sans faire de préférences ! Parce que, vous savez, ici aussi il y a des riches et des pauvres ! Je ne parle pas de l'argent... Ici, l'argent, ça ne compte pas ! La richesse et la pauvreté, ici, ce n'est pas une question d'argent ! Les riches... c'est ceux qui ont tous les jours la visite de quelqu'un, qui ont toujours leur tombe pleine de fleurs. Les pauvres, c'est ceux qui sont oubliés, ceux qui n'ont pas de visites, pas de fleurs. Là-bas, par exemple, il y a une tombe grandiose, avec des colonnes de bronze, des anges en prière... une tombe qui a dû coûter une fortune... Eh bien ! celui qui est là-dessous, c'est un pauvre diable... Pas un chien qui vienne le voir, jamais une fleur, même pour le jour des morts ! Ici, au contraire, il y a juste la dalle et la croix, mais tous les jours que Dieu fait, qu'il pleuve ou qu'il vente, il y a une femme en deuil qui vient apporter des fleurs. Vous comprenez ce que j'entends par richesse, moi ? Bon ! Alors vous savez ce que je fais ? De temps en temps j'enlève des fleurs aux tombes qui en ont trop et je les mets sur quelque tombe où il n'y en a pas une. Je sais que ce n'est pas correct, mais là encore il faut tout de même un peu de justice !

On voit déboucher d'une allée latérale une bonne petite vieille habillée de noir portant à son bras un pliant et un grand sac. Elle est sereine et souriante. Elle adresse au gardien un bonjour cordial et familier.

LA PETITE VIEILLE. — Bonjour, monsieur Thomas.

LE GARDIEN. — Bonjour, madame Lucie. C'est une belle journée, n'est-ce pas ?

LA PETITE VIEILLE. — Magnifique. Il ne fait même pas trop chaud ! Espérons que le temps ne se gâtera pas !

LE GARDIEN. — Vous rapportez des graines ?

LA PETITE VIEILLE. — Oui, mais j'ai bien peur que les oiseaux ne les mangent encore !

LE GARDIEN. — Il faudrait mettre un peu de terre dessus... Dans un moment, je viendrai vous aider.

LA PETITE VIEILLE. — Merci, monsieur Thomas.

La Petite Vieille s'éloigne par une autre allée. Le Gardien s'adresse à nouveau au public :

LE GARDIEN. — C'est une veuve. Voilà plus de vingt ans que son mari est mort. Et ça fait vingt ans qu'elle vient tous les jours. Maintenant c'est devenu pour elle une habitude. Elle séjourne ici à peu près deux heures, assise sur son pliant à lire son journal ou faire son tricot. Les moineaux la connaissent bien. (*Il adresse un salut à quelqu'un qui passe au loin.*) Bonjour, monsieur !

LE MONSIEUR, *sa voix est en coulisse.* — Bonjour... A-t-on apporté les couronnes ?

LE GARDIEN. — Oui, monsieur. Je les ai déjà fait mettre en place. Avez-vous besoin de moi ?

LE MONSIEUR. — Non, merci ; ce n'est pas nécessaire.

Le Gardien se tourne à nouveau du côté du public.

LE GARDIEN. — C'est un homme d'affaires. Un industriel. Il a une belle sépulture de famille dans laquelle il a déjà ses parents et sa femme. Avant de venir, il expédie toujours des gerbes et des couronnes. Mais il n'est pas régulier du tout. Il est capable de venir ici quatre ou cinq fois le même mois et de ne plus se faire voir pendant de longues périodes... Je ne voudrais pas être méchant mais je soupçonne que, chaque fois qu'il fait une grosse affaire, il consacre un pourcentage de son bénéfice à acheter des fleurs pour ses morts. Il n'y a pas de mal à ça... Il est probable que ça lui porte bonheur... (*Le Gardien, apercevant en coulisse un jeune couple :*) Deux amoureux ! Ceux-là ? Mais non, il ne faut pas croire qu'ils viennent ici pour s'embrasser. Ce serait un manque de respect. Lui, il a ici la tombe de son oncle, et elle, celle de sa grand'mère. Les deux tombes sont voisines. Vous savez comment ça se passe : ils ont engagé la conversation... D'abord ils venaient tous les mois, ensuite ils sont venus toutes les semaines, maintenant ils viennent tous les jours. Qui sait ? La vie peut naître de la mort !

Du côté par où la Petite Vieille était arrivée, on voit apparaître Adrien. Il regarde autour de lui comme s'il tâchait de s'orienter. Puis il s'adresse au Gardien.

ADRIEN. — Je vous demande pardon, mais je n'arrive pas à m'orienter. Est-ce que c'est la 22e Section ?

LE GARDIEN. — Oui, monsieur, c'est là.

ADRIEN. — Le quarante-sixième alignement ?

LE GARDIEN, *il indique sur le côté une rangée de tombes.* — Ici... Il commence ici et il s'arrête à la petite allée...

ADRIEN. — Merci. (*Adrien s'approche des tombes en se penchant pour lire les épitaphes. Le Gardien fait mine de s'éloigner. Adrien l'arrêtant :*) S'il vous plaît... Attendez un instant je voudrais vous parler... (*Le Gardien s'arrête. Adrien continue d'examiner les tombes; il trouve celle qu'il cherchait et dit comme à part lui :*) La voilà ! (*Le Gardien reste dans l'attente. Adrien regarde autour de lui comme s'il voulait s'assurer que personne ne peut l'entendre, puis s'approche du Gardien et lui demande :*) Puis-je me fier à vous ?

LE GARDIEN. — Bien sûr que vous pouvez vous fier à moi !... Pourquoi ? Je ne comprends pas !

ADRIEN. — Vous me promettez de ne pas répéter ce que je vais vous dire ? (*Le Gardien ne lui répond pas et le regarde d'un air soupçonneux. Adrien, s'impatientant :*) Vous me le promettez ?

LE GARDIEN. — Mais oui, je vous le promets... Seulement, je ne sais pas...

ADRIEN, *l'interrompant brusquement.* — Venez ici ! (*Il le prend par le bras, l'attire jusqu'à la tombe, regarde encore autour de lui puis lui dit à voix basse :*) Vous voyez cette tombe ? C'est moi qui suis enterré là.

LE GARDIEN. — Quoi ?

ADRIEN. — C'est l'exacte vérité ! Ce mort c'est moi !

Le Gardien le regarde d'un air méfiant et l'avertit charitablement.

LE GARDIEN. — Faites attention qu'ici ce n'est pas un asile... C'est un cimetière...

ADRIEN. — Mais je ne suis pas du tout fou. Je dis la vérité !

LE GARDIEN, *qui commence à se fâcher.* — Ecoutez... Si vous tenez à raconter des blagues faites-moi le plaisir d'aller les débiter autre part... autrement je serai forcé d'appeler les agents !

ADRIEN. — Mais non, n'appelez personne... Laissez les agents tranquilles ! Faites-moi le plaisir de vous approcher un instant. Je vous jure que je parle très sérieusement. Regardez un peu ce qui est écrit sur la tombe... regardez : CI-GIT ADRIEN LARI. (*Il tire une carte d'identité de son portefeuille et la lui montre*). Maintenant regardez ça. Ça, c'est ma carte d'identité. Vous voyez ? ADRIEN LARI... (*Le Gardien jette un coup d'œil sur la carte d'identité et relève brusquement la tête, regardant Adrien avec un mélange de stupeur et d'effroi. Adrien lui montrant alternativement l'épitaphe et la carte :*) Confrontez ! Confrontez ! Né à Saint-Jean-de-Perse le 18 novembre 1907... Mort le 4 août 1950. Regardez ma carte d'identité. Né à Saint-Jean-de-Perse le 18 novembre 1907... La date de la mort n'y est pas parce que, quand on m'a délivré la carte, je n'étais pas encore mort... (*Le Gardien semble hébété. Il voudrait parler mais l'épouvante le paralyse. Adrien*

tinuant tranquillement à prouver son iden- :) Regardez... Ici vous voyez : marié. Sur pierre, lisez : « Sa femme inconsolable ». a figure : regardez... La production sur por- ine de la tombe, c'est la même photo que la carte d'identité. Elle est tout à fait res- blante. Je l'avais fait faire quinze jours nt ma mort. Sur la photo je porte encore noustache, mais vous allez comprendre pour- i je l'ai coupée. (*Il remet le portefeuille s sa poche.*) Vous êtes convaincu, mainte- t ?... Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous s sentez mal ?

E GARDIEN. — Non... Non... Ce n'est rien... n'est rien... Seulement, vous savez... Si j'ai bitude de fréquenter les morts, il ne m'était ore jamais arrivé de parler avec eux.

DRIEN. — Je me rends compte que ça doit e une certaine impression. (*Tirant de sa he un paquet de cigarettes :*) Voulez-vous cigarette ? (*Le Gardien fait signe que non. ien allumant une cigarette :*) Maintenant je vous ai convaincu que c'est bien réelle- t moi le mort, enterré dans cette tombe, lois vous expliquer comment j'ai fait pour sortir. C'est une histoire compliquée. Voilà c... Je suis mort il y a huit mois, le 4 août, me c'est écrit là, sur cette pierre... Je me pelle que c'était un samedi... Ah ! J'oubliais vous dire que j'étais employé à la Société érurgique... Je rentrais chez moi. Il faisait soleil à fendre les pierres. Au coin de la j'aperçois un étalage de pastèques. Ça me e... J'ai envie de m'en offrir une tranche ! ès la première j'en mange une seconde et troisième. Ensuite je me dis : « Demain, t dimanche. Je vais en rapporter une ère ». J'achète donc une belle pastèque... elle ait bien 2 kilos ! Dans l'escalier je sens me un étouffement. Je finis par me traîner u'à mon palier mais j'avais la tête tourbil- nante. Je tire la sonnette. Ma femme vient uvrir et me regarde d'un air épouvanté : Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es tout ge ! ». « Rien du tout ! C'est la chaleur ! arde la belle pastèque ! » Je n'avais pas fini le dire... Patapouf ! Je tombe tout de mon par terre. Pleurs ! Hurlements ! Ma femme elle les voisins. Les voisins font monter médecin de l'étage au-dessous. Après m'a- bien palpé, le médecin déclare : « Ce t rien de grave. C'est un simple arrêt la digestion ! Couchez-le ; mettez-lui des presses sur le front, et demain il se portera ux qu'avant ! ». Mais le lendemain matin, is mort ! (*Le Gardien le regarde atterré. Il e autour de lui des regards éperdus. Adrien terrompant :*) Qu'y a-t-il ? Je vous ennuie ? s avez à faire ? (*Le Gardien fait signe que , mais sans parvenir à parler. Adrien conti- nt :*) Je me souviens très bien du moment ma fin. Il ne faisait pas encore jour. Ma me dormait à côté de moi. La première r de l'aube entrait à travers les persiennes. squement, je me suis senti des picotements plante des pieds avec une impression de froid qui me montait tout le long du corps. J'essaie de remuer mais sans y réussir. J'essaie de tourner la tête. Rien à faire ! Je n'arrivais même pas à tourner les yeux. Je les avais ouverts et je regardais fixement le plafond : je ne pouvais pas regarder dans une autre direction. Pendant ce temps, le froid montait, montait, montait. Ma femme finit par s'éveiller. Je perçus d'abord ses mouvements, puis sa voix qui me demandait : « Comment te sens-tu, Adrien ? » J'aurais bien voulu répondre, mais je ne pouvais pas. Pourtant j'entendais bien tout, je comprenais bien tout ! Elle répéta sa question, en se penchant sur moi d'un air anxieux. Elle m'appela encore : « Adrien ! Adrien ! » Puis elle posa sa main sur mon front et poussa un grand cri : elle s'apercevait que j'étais mort ! Pauvre femme ! Si vous aviez entendu ses pleurs ! Elle m'embrassait en continuant à m'appeler : « Adrien ! Mon Adrien ! Mon cher petit Adrien joli ! » Maintenant que j'étais mort, voilà qu'elle me trouvait joli garçon ! On parvint à l'emmener ; mais j'entendais encore ses sanglots dans la pièce voisine. Il y avait des gens qui tournaient autour de moi en parlant à voix basse. Tout à coup je vis une main s'abaisser sur mes yeux, et, à partir de ce moment-là, je fus plongé dans l'obscurité. Alors je fus pris d'épouvante. C'était donc ça, la mort ? Pouvoir penser, pouvoir comprendre et rester enfermé pour toujours dans la tombe !... Dire que je ne pouvais pas crier ! J'entendais une pendule qui sonnait les heures, des voix qui disaient des prières. Je m'efforçais de comprendre ce qui se passait autour de moi. On me mit tout ce que j'avais de mieux : une chemise blanche, mon habit. Il y eut toute une discussion au sujet des souliers : Dieu sait pourquoi on ne voulait pas que je m'en aille dans l'autre monde avec mes souliers jaunes ! Un homme a dit : « Mettez-lui sa croix de chevalier ! » Ensuite le médecin de l'état-civil vint s'assurer que j'étais vraiment mort et donna le permis d'inhumer. Alors on me mit en bière avec un crucifix entre les mains et un bouquet de fleurs sur la poitrine. On alluma quatre cierges autour de moi et tout le monde s'en alla déjeuner.

Pendant les dernières paroles d'Adrien, la scène s'obscurcit rapidement. On continue d'entendre sa voix poursuivant son récit.

LA VOIX D'ADRIEN. — Ensuite, dans l'après-midi, les visites ont commencé. Ma femme, la pauvre, n'avait envie de parler à personne. Elle restait sur le fauteuil les yeux fermés et semblait brisée. Peut-être bien que si on l'avait laissée tranquille, elle aurait fait un somme. Elle en avait besoin, après tant d'émotions !... Ah bien oui ! Tous ceux qui venaient lui parlaient de moi, voulaient savoir comment j'étais mort et alors, naturellement, elle recommençait à pleurer !

Pendant qu'Adrien parle, la scène s'éclaire de nouveau. Maison d'Adrien. La salle à

manger. Dans une cloison de biais, une porte grande ouverte derrière laquelle on aperçoit deux grands candélabres où brûlent deux cierges. Marie est en scène. C'est la femme d'Adrien. A côté d'elle, une voisine prend un air contrit.

Mme BERTRAN. — Prenez un peu de bouillon, madame...

MARIE. — Non, non, non... Je ne peux pas, je ne peux pas...

Mme BERTRAN. — Prenez-le. Vous n'avez rien pris depuis hier.

MARIE. — Non, non. Je vous en prie. N'insistez pas.

Deux amis entrent, le mari et la femme. La femme embrasse Marie avec effusion et émotion.

JEANNE. —Ma chérie... ma chérie. Quel coup ça a été pour nous ! Un coup terrible. Quand on me l'a dit, j'ai cru m'évanouir. Et si tu avais vu mon mari, il pleurait comme un enfant, nous ne pouvions pas accepter.

PHILIPPE. — Quel affreux destin ! Lui, si bon, si généreux, c'était un ami incomparable...

Mme BERTRAN. — C'est une perte irréparable !

JEANNE. — On n'arrive pas à le croire. Il paraissait tellement solide, tellement robuste.

PHILIPPE. — Il était si bien hier matin, quand nous nous sommes dit au revoir à la sortie du bureau. Il était aussi gai que d'habitude. Mais comment est-ce arrivé ? Que s'est-il passé ?

Mme BERTRAN. — C'est la pastèque !

PHILIPPE. — La pastèque ?

Mme BERTRAN. — Oui, elle lui est restée sur l'estomac, et ça a arrêté la digestion.

JEANNE. — Ce que c'est que le destin !

PHILIPPE. — Je ne pourrai jamais l'oublier. Nous étions tellement amis !

Paul Renaut entre. Elégant, distingué. Il s'arrête sur le seuil, un peu embarrassé. On devine en lui un visiteur d'importance.

Mme BERTRAN. — Qui est-ce ?

PHILIPPE. — C'est M. Paul Renaut, le directeur de la Société Sidérurgique.

RENAUT. — Courage, madame, courage.

MARIE. — Merci, merci. (*Marie lève la tête et murmure, en lui tendant les mains :*) Merci, merci.

L'ami fait signe à sa femme. Tout le monde s'éloigne discrètement. Renaut s'assied à côté de Marie et lui parle avec émotion et gravité.

RENAUT. — Marie... Je n'ignore pas jusqu'à quel point toute parole de consolation est vaine en ce moment... Je veux seulement vous dire que je prends part à votre douleur avec la plus sincère et la plus affectueuse amitié...

Les paroles de Renaut provoquent chez Marie une crise de larmes silencieuses et désolées. Elle se couvre le visage de ses mains et murmure avec désespoir :

MARIE. — Pauvre Adrien ! Pauvre ch Adrien !... Que vais-je faire à présent ? Q pourrai-je faire sans lui ?

RENAUT. — Courage, Marie ! C'est une du épreuve que le destin vous impose là ! Il fa que vous fassiez appel à toute votre énerg pour la supporter, pour en triompher...

MARIE, *d'un air égaré.* — Quand je pense qu n'est plus, que je ne le reverrai pas, j'ai l'i pression de devenir folle. Mais qu'est-ce q j'ai fait, qu'est-ce que j'ai fait pour que Seigneur me punisse de la sorte ? Ah ! S'il n prenait moi aussi, au moins...

RENAUT. — Non, Marie ! Vous ne pouvez pa vous ne devez pas parler ainsi. Vous êtes bo leversée, vous êtes égarée. Je voudrais pouvo vous donner courage, vous inspirer confian en l'avenir, mais cela m'est impossible... je su si ému... si sincèrement ému de votre douleur

MARIE. — Merci, Renaut, merci.

RENAUT. — Je veux tout de même vous di que non seulement maintenant, mais toujour vous pourrez compter sur mon amitié, sur cet bonne, cette affectueuse amitié qui nous l depuis si longtemps. A n'importe quel instan Marie, souvenez-vous de moi...

MARIE, *elle lui serre la main, émue.* — Merc merci encore.

Renaut hésite un moment, comme s'il vo lait ajouter quelque chose, puis s'incli pour baiser la main de Marie et s'élo gne en silence rejoignant le groupe q attend à l'écart.

RENAUT. — Quand fait-on les obsèques ?

PHILIPPE. — Demain, à 8 heures.

RENAUT. — 8 heures ? Si tôt ?

PHILIPPE. — On a fixé cette heure-là justeme pour que ses collègues du bureau puissent aller.

RENAUT. — Ah, c'est juste ! C'est juste J'espère bien qu'ils viendront tous !

PHILIPPE. — Certainement, monsieur l'Ing neur !

RENAUT. — Bon ! J'irai aussi.

Il regarde un moment, s'éloigne. Marie reconduit. Ils sortent.

JEANNE. — Tu as entendu ? Il vient à l'e terrement, demain.

PHILIPPE. — Oui, je serai là, aussi.

JEANNE. — A 8 heures ! Ça nous fera lev de bonne heure !

PHILIPPE. — Y a-t-il quelqu'un qui reste po lui tenir compagnie ce soir ?

Mme BERTRAN. — Moi je resterais bien, mais m'est impossible. Je suis obligée de préparer l affaires de mon mari qui part demain mati Alors, je descends un moment.

Mme Bertran sort.

JEANNE. — Est-ce que nous lui disons que vas rester pour la veillée ?

PHILIPPE. — Moi ? Mais tu es folle. Ne p dormir de la nuit ?

JEANNE. — Nous le lui offrons pour la form Elle n'acceptera sûrement pas !

PHILIPPE. — Mais si elle accepte ?

JEANNE. — Si elle accepte nous trouverons prétexte.

Marie rentre.

JEANNE, *à Marie.* — Philippe désire rester ici ute la nuit...

MARIE. — Mais non, pourquoi ? Il n'y a cune raison.

JEANNE. — Alors tu t'imagines que nous ons te laisser seule, comme ça ? D'ailleurs ilippe y tient. C'est un dernier hommage 'il veut rendre à ce pauvre Adrien.

PHILIPPE. — Oui, madame, j'y tiens.

MARIE. — Mais non, mais non... Laissez-moi, vous en conjure, j'ai besoin de rester sans ir personne, sans parler à personne.

Philippe fait des gestes à sa femme pour qu'elle s'abstienne d'insister, mais elle reprend avec encore plus de conviction.

JEANNE. — Tu ne vas tout de même pas pas- r cette nuit toute seule, abandonnée de tous; ilippe restera là, assis dans un coin.

MARIE. — Mais pourquoi, pourquoi insistez- us ? Allez-vous-en, partez... Je vous demande rdon, je vous suis très reconnaissante, mais i besoin de rester seule.

PHILIPPE. — Si réellement vous ne voulez s !

MARIE. — Non, je vous en prie. Merci.

JEANNE. — Chérie... Chérie...

Elles s'embrassent.

PHILIPPE. — Au revoir, madame.

Ils sortent. Marie reste près de la table, au milieu de la pièce. La scène est devenue de plus en plus noire. Par la porte ouverte on voit vaciller la flamme des candélabres. Marie reste quelque temps immobile, le regard absent, perdu dans le vide. On entend la voix d'Adrien qui raconte :

LA VOIX D'ADRIEN. — En attendant, l'obscurité ait venue. Je me souviens d'avoir entendu nner 8 heures. J'entendais aussi dans le lence du soir, des pas lents dans la pièce à té. Ils approchèrent de moi, s'arrêtèrent un oment, puis s'éloignèrent encore. Même ce uit de pas cessa. (*Pendant que la voix Adrien prononce ces derniers mots, Marie va urner l'interrupteur et donner la lumière ; le s'approche du seuil de la porte ouverte, arrête un moment, puis avance sur la scène, certaine, éperdue, se laisse encore tomber r le fauteuil et reste accablée, les yeux clos. voix d'Adrien continue :*) C'est alors que accomplit le miracle. Je commençai par me ntir des fourmillements dans les pieds et dans s mains. Ensuite, des bouffées de chaleur de us en plus fréquentes me montèrent tout le ng du corps. Je commençais à percevoir mes embres. Je les sentais qui s'affirmaient, qui vivaient ; mes poumons se dilataient, je fai- is effort pour respirer. J'éprouvais une impression d'étouffement. J'avais un drap qui pesait sur ma bouche et j'étais étourdi par un parfum de fleurs intense. J'essayai de me soulever, mais le drap et les fleurs écrasaient mon visage et ma poitrine. Je finis par réussir à me dégager et me trouvai assis dans ma bière. Les quatre cierges brûlaient autour de moi. Ma croix de chevalier pendait sur ma poitrine. Je restai un moment ainsi, puis je sortis du cercueil. Je trébuchais un peu. Je m'approchai de la porte et pénétrai dans la salle à manger...

Adrien apparaît sur le seuil vêtu d'un habit. Sa croix de chevalier pend sur sa poitrine. Il reste un instant perplexe, indécis, puis s'approche du fauteuil où Marie s'est écroulée, les yeux fermés. Il lui touche le bras. Marie ouvre les yeux, tout en tournant péniblement la tête. Elle le voit, saute sur ses pieds avec un cri de terreur et tombe évanouie. Adrien la soutient et l'appelle pour qu'elle revienne à elle.

ADRIEN. — Marie ! Marie !... Oh ! Dieu du Ciel !... Marie... Marie !... (*Il lui tapote les mains, lui caresse le front, la secoue tout en continuant à l'appeler. Puis il regarde autour de lui, désorienté, éperdu. Il court vers la cuisine, revient. Agenouillé près d'elle, lui tapote les mains, tout en l'appelant sans arrêt.*) Marie... Marie... Marie... (*Marie pousse un soupir, se passe la main sur le front. Adrien se penche sur elle, anxieusement.*) Marie... Marie... Jolie...

Marie le regarde comme en rêve, sans paraître le reconnaître, puis ses yeux se dilatent, elle recule et balbutie :

MARIE. — Adrien !

ADRIEN. — Oui, c'est moi ! Mais je t'en supplie, ne recommence pas à t'évanouir. Sois tranquille, Marie, c'est moi... C'est bien moi... en vie. Mais oui, je suis vivant ! Touche-moi... Touche-moi...

MARIE, *encore toute tremblante d'incrédulité et de terreur.* — Mais comment ? Comment ?

ADRIEN. — C'est incroyable ! Je me suis réveillé... C'est-à-dire... Non, je n'ai jamais cessé d'être éveillé. Mais je ne pouvais pas remuer, je ne pouvais pas. Et maintenant, brusquement...

MARIE, *elle bégaie tout en lui palpant le visage.* — Adrien, Adrien ! (*Puis dans un frénétique élan d'amour lui serre la tête entre ses bras.*) Mon Adrien !... Mon Adrien !... Mais alors ? Oh ! Mon Dieu ! Non, ne bouge pas ! Non... Reste comme ça... J'ai l'impression d'être la proie d'un rêve... d'un rêve terrible... (*Elle lui couvre de baisers le front et les cheveux encore prise entre la crainte d'être victime d'une illusion et la certitude de la réalité.*) Mais alors, c'est vrai ? C'est bien vrai ? Laisse-moi te regarder. Fais-moi entendre ta voix ! Dis-moi... Dis-moi... As-tu souffert ?

ADRIEN. — C'était horrible ! Pas la douleur physique, non, ça n'était rien. Mais la terreur... Une terreur folle ! Songe un peu... J'entendais tout : les voix, les conversations, les mouve-

ments des gens... et toi qui pleurais. Quelle peine tu me faisais, pauvre Marie ! J'aurais voulu crier : « Non, ne pleure pas. Je ne suis pas mort !... » Mais je ne pouvais pas... Je ne pouvais pas...

MARIE. — Dieu, quelle horreur ! Mais comment... Comment ne s'est-on pas rendu compte ?

ADRIEN. — Qui peut savoir ? Probablement que les apparences... Mais oui, justement, c'est comme ça que ça s'appelle : mort apparente. Je croyais que c'était une histoire inventée par les romanciers et au contraire... Mais, maintenant que j'y pense... Si je ne m'étais pas réveillé à temps ?

MARIE, *horrifiée.* — Non... Ne parle pas de ça ! C'est épouvantable ! Rien qu'à cette idée, j'ai l'impression de devenir folle ! Dis-moi plutôt... Dis-moi... Pour l'instant comment te sens-tu ? Veux-tu que nous fassions venir un médecin ?

ADRIEN. — Mais non ! Pourquoi ça ? Je me sens tout à fait bien !

MARIE, *lui montrant un fauteuil.* — Tout de même, il ne faut pas te fatiguer. Tu dois rester dans le calme, te reposer... Etends-toi... Tâche de rester allongé un moment...

ADRIEN, *riant.* — Non, je t'en supplie ! Voilà déjà vingt-quatre heures que je suis étendu... C'est une position qui ne me plaît guère. J'ai bien risqué la garder pour toujours !

MARIE. — Oh, Adrien ! Ne parle pas comme ça ! Comment peux-tu plaisanter sur une chose tellement horrible !

ADRIEN, *gaîment.* — Pourquoi ne pas plaisanter ? Je me sens tout à fait gai maintenant !... Allons ! Ne fais pas cette tête ! Nous n'avons plus qu'à en rire. Allons, sois gaie ! Tu n'es pas contente ?

MARIE, *elle s'efforce de sourire, mais elle est encore troublée.* — Mais si ! Je suis contente ! Seulement, je ne sais pas... Je me sens tellement bouleversée, tellement égarée... C'est comme si mon bonheur me faisait peur !

ADRIEN, *lui caressant affectueusement la figure.* — Pauvre Marie ! En as-tu versé des larmes ! Mais, maintenant, il nous faut un bon éclat de rire pour chaque larme ! Songe un peu comme tout devient ridicule, à présent ! Les visites, les condoléances... Et là-bas, cette chambre avec les cierges. Viens un peu voir quel effet ça nous fait maintenant... Viens.

Il la prend par le bras et l'entraîne dans la direction de la porte ouverte derrière laquelle les cierges brûlent encore. Marie fait un geste de recul.

MARIE. — Non... Non...

ADRIEN. — Mais si, viens donc ! De quoi as-tu peur ? Je suis ici, près de toi. Ces affaires-là pouvaient être tragiques avant... (*Ils sont arrivés sur le seuil. Marie regarde encore avec effroi tous les apprêts funèbres qui semblent, au contraire amuser Adrien.*) Représente-toi quelqu'un qui entrerait et nous verrait comme ça ! Le mort et la veuve inconsolable bras-dessus, bras-dessous, devisant tranquillement... (*Marie ne peut s'empêcher de sourire.*) Tu ris aussi... Enfin ! Parfait ! C'est ce que je veux ! Mais sais-tu qu'il est impossible d'imaginer une situation plus ridicule et plus grotesque ! Il y a à peine un instant j'étais là-dedans, tu pleurais comme une malheureuse et les gens venaient te consoler ! Tu as vu ? Même le directeur est venu !

MARIE. — Il a été très gentil...

ADRIEN. — Oui, c'est vrai ! Ça m'a fait réellement plaisir ! Il aurait pu expédier un télégramme... Ou bien se faire représenter comme pour la mort du pauvre Couderc et au contraire... C'est vraiment un beau geste ! Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ?

MARIE, *évasivement.* — Je ne sais pas... Je ne me rappelle pas... Il a dit tant de choses...

ADRIEN. — Mais tu t'es montrée gentille avec lui ? Tu l'as remercié ?

MARIE. — Bien sûr que je l'ai remercié !

ADRIEN. — Et mon collègue du bureau ? Pour lui, ma disparition était une aubaine !

MARIE. — Le pauvre ! Il était si affligé !

ADRIEN. — Oui... en paroles. Je parierais que Philippe a déjà pris possession de mon bureau... Tu imagines son nez quand il va me voir reparaître. « S'il vous plaît, mon cher... Reprenez vos affaires et réinstallez-vous dans votre bureau ! » (*Il rit de bon cœur ; Marie sourit.*) Et demain matin... Quand les hommes viendront me prendre. Je veux leur ouvrir la porte moi-même: « Je regrette, messieurs, mais la cérémonie est renvoyée. Ce sera pour une autre fois ! » (*Ils rient tous deux.*) Dis-moi un peu... Tu as déjà payé les frais de l'enterrement ?

MARIE. — Oui... J'ai tout payé... Je ne sais pas combien ça a coûté. J'ai donné ton livret... pour qu'on prenne ce qu'il fallait.

ADRIEN. — Alors tu peux imaginer... Ils n'ont pas dû se le faire dire deux fois ! Quelle classe avais-tu choisie ?

MARIE. — La première ! La première !

ADRIEN. — Gaspilleuse ! Tu ne pouvais pas m'expédier en troisième !

MARIE. — Ah non ! Pour l'amour de Dieu ! Comment peux-tu penser ?... Au moins ça !

ADRIEN. — Oui bien sûr, je te remercie. Mais tu vas voir l'addition !

MARIE, *avec un haussement d'épaules, en lui souriant.* — Hé bien, tant pis ! Qu'est-ce que ça peut faire ?

ADRIEN, *avec un geste vers l'autre pièce.* — Et ces fleurs ? Tout ce gaspillage de fleurs ? Au prix où elles sont ! Bah ! Sais-tu ce que nous allons faire ? Nous allons choisir les plus belles, nous en ferons un gros bouquet et nous le mettrons au milieu de la table ! Mais à propos de table... N'y a-t-il pas quelque chose à manger ? J'ai une faim de loup !

MARIE. — Ah ! C'est vrai, pauvre ami ! Depuis avant-hier tu n'as rien mangé.

ADRIEN. — Mais oui ! Et je commence à m'en apercevoir. D'ailleurs je parierais que toi aussi...

MARIE. — Ah non ! Moi, je ne pourrais pas. Je me sens la gorge nouée.

ADRIEN. — N'y fais pas attention. A la prelière bouchée le nœud se défera. Nous allons ous offrir un bon petit dîner, tous les deux uls, comme deux jeunes mariés. Hein ? u'est-ce que tu en dis ?

MARIE. — Oui, mais... J'ai peur qu'il n'y ait en du tout... Je vais voir... Que veux-tu, je e me suis occupée de rien !

ADRIEN. — Va voir...

MARIE. — Il doit rester des œufs, du fromage, es fruits...

ADRIEN, *légèrement déçu.* — Rien d'autre ?

MARIE. — Il y aurait bien aussi une tasse de ouillon que m'a offert notre voisine...

ADRIEN. — Du bouillon ! Ça ne fait rien ! ous nous contenterons des œufs et du fro- age !

MARIE. — Toi, en attendant, ôte toutes ces oses-là.

Elle lui montre les papiers dont la table est encombrée.

ADRIEN, *empilant les papiers sur un des côtés e la table.* — Qu'est-ce que c'est que ces apiers ?

MARIE. — Je ne sais pas... Des télégrammes... es reçus... Il doit y avoir aussi ce que tu gar- ais dans le tiroir de la commode... L'avocat erbini s'est chargé de tout.

Adrien examine les papiers.

ADRIEN. — Que de télégrammes ! (*Lisant au asard :*) « Consternés funèbre nouvelle »... Profondément émus immense malheur »... h ! Voilà le livret de Caisse d'Epargne. *drien l'examine en se grattant la tête d'un ir préoccupé.*) Tu sais, Marie, ce qui nous este ?

MARIE. — Combien ?

ADRIEN. — 3.200 francs.

MARIE. — Bah ! Patience ! Dorénavant !

ADRIEN. — Ça nous aura coûté cher, cette laisanterie ! Toutes nos économies y ont assé !

MARIE. — Nous en ferons d'autres !

ADRIEN. — Evidemment... Nous en ferons **'autres !**

Marie sort de la pièce pendant qu'Adrien examine les papiers. Il prend une grande feuille pliée en quatre, l'ouvre et la lit. Marie rentre.

MARIE, *faisant mine de repartir.* — Comment s préfères-tu, les œufs ? En omelette ou sur plat ?

ADRIEN, *il la regarde d'un air préoccupé omme s'il ne l'entendait même pas.* — omment ?

MARIE. — Je te demandais si tu préfèrais une melette ou bien...

ADRIEN. — Ah ? Ça n'a pas d'importance... a n'a pas d'importance... Comme tu voudras ! *Marie se dirige vers la porte. Adrien, qui a oujours le papier en main, l'arrête.*) Marie ! egarde un peu ! Tu sais ce que c'est ça ?

MARIE, *jetant un coup d'œil sur le papier qu'il i montre.* — Non ! Qu'est-ce que c'est ?

ADRIEN. — Ma police d'assurances.

MARIE. — Ah ! Justement l'avocat Gerbini m'en a parlé. Il m'a même fait signer quelque chose. Il me semble qu'il m'a dit que c'était très important !

ADRIEN. — Il s'agit d'un million.

MARIE. — Un million !

ADRIEN. — Lis ça ! « En cas de décès de l'assuré, la Compagnie paiera aux ayants-droit la somme de francs un million. » (*Marie lève les yeux vers Adrien. Ils se regardent un instant en silence, avec la même idée. Adrien, repliant le papier avec un grimace amère :*) Songe un peu, Marie... Vivant, je suis un pauvre diable... Mais, mort, je valais un million.

MARIE. — En voilà des façons de parler ! Je t'apporte l'omelette !

Elle se dirige vers la porte. Adrien qui est resté pensif, l'arrête encore.

ADRIEN. — Non... Attends un moment...

MARIE, *s'arrêtant.* — Que veux-tu ?

ADRIEN, *qui paraît changer d'idée.* — Rien !... Rien !... Va... Va préparer l'omelette... (*Marie sort. Adrien reprend le papier, le relit, se concentre un instant comme pour suivre une idée qui lui vient. Il se retourne pour regarder la porte de la chambre à coucher, restée grande ouverte, et la flamme vacillante des cierges. Tout à coup, comme animé d'une idée imprévue, il s'approche de la porte de la cuisine et, a voix basse, d'un ton anxieux, appelle :*) Marie !... Marie !

MARIE, *se montrant sur le seuil.* — Que veux-tu ?

ADRIEN. — Dis-moi... L'avocat Gerbini t'a fait signer l'acte de décès pour l'assurance ?

MARIE. — Oui, je crois... Je ne sais pas, mais il me semble bien qu'il a parlé d'assurance. Il m'a donné un papier en me disant que c'était urgent, que je devais signer, et j'ai signé ! Je te demande pardon un instant... J'ai laissé la poêle sur le feu...

Marie disparaît. Adrien reste un moment près de la porte. Sa pensée prend forme concrète. Il marche au travers de la pièce avec agitation, s'arrête devant la porte ouverte de la chambre.

ADRIEN, *très bas.* — Marie... Marie...

MARIE. — Voilà, Adrien... C'est prêt dans un instant.

Adrien se retourne brusquement, la regarde un instant d'un air absent, puis s'approche d'elle, lui pose la main sur le bras, regarde autour de lui, comme s'il craignait d'être entendu et lui dit à voix basse :

ADRIEN. — Ecoute, Marie... Je suis mort !

MARIE. *poussant un cri d'épouvante et faisant un mouvement de recul.* — Oh ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu dis là ?

ADRIEN. — Chut ! Ne crie pas... Fais bien attention à ce que je vais te dire ! Pour tout le monde... Tu entends bien ? Pour tout le

monde, je suis mort ! Non, ne m'interroge pas, laisse-moi t'expliquer. Le médecin a fait les constatations légales... On a fait la mise en bière... Demain matin, il n'y a plus qu'à la fermer...

MARIE, *révoltée.* — Mais enfin, pourquoi ? Pourquoi veux-tu continuer à parler de ces choses horribles ?

ADRIEN, *lui serrant le bras avec un peu d'impatience.* — Comment ? Tu ne comprends pas ? L'assurance !...

MARIE. — Eh bien quoi ?

ADRIEN. — A l'heure qu'il est, la Compagnie doit avoir déjà préparé la somme à payer. Songe un peu, Marie... Un million !

MARIE, *devinant brusquement l'idée d'Adrien.* — Mais comment ? Alors tu voudrais ?... (*Elle fait un geste d'horreur.*) Non, non... Comment peux-tu seulement penser à une chose pareille ?

ADRIEN. — C'est la fortune, te rends-tu compte ? La fortune brusque, inattendue... Tu ne vois donc pas combien tout est simple ? On dirait que c'est le destin qui a voulu arranger les choses pour nous aider ! Officiellement, je suis mort. La loi a enregistré mon décès. Pour tout le monde, je suis là-dedans, couvert de fleurs. Demain matin, on ferme la bière et on l'emporte. Qui veux-tu qui puisse penser, imaginer...

MARIE, *horrifiée.* — C'est épouvantable ce que tu dis ! Epouvantable !

ADRIEN. — Pourquoi ça, épouvantable ? Le destin m'offre le choix de rester mort ou de faire retour parmi les vivants. En restant mort, je gagne un million. En rentrant au nombre des vivants, c'est mon bureau, un traitement de famine, des dettes... Non, je préfère rester mort !... Réfléchis également, Marie, que... (*Il s'arrête brusquement, parce qu'on sonne à la porte.*) On sonne à la porte.

MARIE. — Oui... On sonne.

ADRIEN. — Non. Laisse... N'ouvre pas.

MARIE. — Pourquoi ?

ADRIEN. — N'ouvre pas, te dis-je ! (*Ils restent muets, dans une attente anxieuse. On entend de nouveau la sonnette.*) Mais qui cela peut-il être ?

MARIE. — Je ne sais pas... Une voisine peut-être... Il faut que j'aille ouvrir !

ADRIEN, *après une seconde d'hésitation.* — Oui... Va... Mais ne lui dis rien...

MARIE. — Comment ?

ADRIEN. — Ne lui dis rien de ce qui s'est passé... Rien du tout, tu entends ? Renvoie-la tout de suite !

Il bat rapidement en retraite dans la chambre à coucher. Marie le suit des yeux : elle semble bouleversée, atterrée. La sonnette sonne encore avec insistance. Marie se ressaisit, va vers la porte et l'ouvre. La voisine s'encadre dans l'ouverture.

Mme BERTRAN. — Excusez-moi, madame... Je vous ai peut-être réveillée... Vous dormiez ?

MARIE. — Non... Non... J'étais dans la chambre.

Mme BERTRAN, *se dirigeant vers la chambre.* — Je viens pour veiller ce pauvre M. Adrien.

Marie reste un moment déconcertée ; on dirait qu'elle ne comprend pas. Au moment où la voisine va franchir le seuil, elle pousse un cri d'alarme.

MARIE. — Non... Non... Je vous en supplie ! N'entrez pas !

Mme BERTRAN. — Pourquoi ?

MARIE. — Parce que... Non... Laissez... C'est moi qui reste.

Mme BERTRAN. — Mais non, madame, vous êtes fatiguée. Vous devez prendre un peu de repos.

MARIE. — Ce n'est pas nécessaire ! Ce n'est pas nécessaire ! Je vous en prie ! Je préfère rester seule.

Mme BERTRAN. — Mais vous ne pouvez pas... Vous ne pouvez pas abuser de vos forces à ce point. Laissez-moi faire, madame. Je vais m'installer dans un coin à réciter quelques prières...

MARIE. — Merci, merci... Dites-les chez vous, les prières.

Mme BERTRAN. — Laissez-moi au moins lui arranger quelques fleurs...

MARIE. — C'est moi qui les mettrai ! C'est moi qui les mettrai ! Merci... Merci encore... Rentrez chez vous... Ne vous dérangez pas !

Mme BERTRAN. — Comme vous voulez ! Au besoin, je repasserai plus tard !

MARIE. — C'est ça ! Oui... Plus tard !... Merci !...

Marie referme la porte d'entrée. Adrien rentre. Il parle avec une impatience fébrile.

ADRIEN. — Vite !... Dépêchons-nous... Il n'y a pas de temps à perdre !

MARIE. — Non, Adrien... Je t'en conjure ! J'ai peur ! J'ai peur !

ADRIEN. — Peur de quoi ? Sois tranquille ! Il n'y a aucun danger ! Personne ne pourra s'en apercevoir !

MARIE. — Mais non... Ce n'est pas pour cela. C'est qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas forcer le destin. Je sens que je peux pas m'expliquer, je ne peux pas... Il y a des choses que nous ne pouvons pas comprendre, des choses plus fortes que nous... Adrien, tu sais bien ce que je veux dire... Tu vois... tu vois... Toi aussi, tu le sens, toi aussi, tu as peur.

ADRIEN, *il la regarde un moment avec des yeux fixes et semble incertain, puis il hausse les épaules.* — Mais non ! Quelles sottises ! Laisse-moi faire... Laisse... Tu ne sais rien, tu n'as rien vu ! Mais, maintenant, il s'agit d'aller vite... Dans un moment cette femme va revenir. (*Il regarde autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.*) Ah ! La statue !

Il se dirige dans un coin de la pièce où la reproduction en plâtre d'une statue est posée sur une sellette.

MARIE, *suivant chacun de ses gestes d'un air épouvanté.* — La statue... Mais qu'est-ce que tu fais, Adrien ? Qu'est-ce que tu fais ?

ADRIEN. — C'est pour le poids...

MARIE. — Quel poids ?

ADRIEN. — Tu dois bien comprendre... Du oment que mon corps n'est pas dans la ère... (*Il traverse la pièce en portant la statue ns ses bras.*) Ça, ça suffit pas ! C'est trop ger... Va prendre des fers...

MARIE. — Prendre quoi ?

ADRIEN. — Dans la cuisine... Les fers à repas- r... Tous ! Tous ! Vite ! Dépêche-toi ! (*Marie rt. Adrien porte la statue dans la coucher et reparaît tout de suite. Au même stant, Marie rentre aussi, apportant quatre rs à repasser. Adrien les prend, mais tout en dirigeant hâtivement vers la chambre il ie à Marie :*) Ça ne suffit pas ! ça ne suffit as !... Il faut d'autres objets lourds. Cherche !... âche de trouver quelque chose ! (*Eperdue, uleversée, Marie regarde autour d'elle. drien rentre rempli d'impatience et d'anxiété.*) u as trouvé ?

MARIE, *toujours angoissée.* — Non... Rien... ais écoute, Adrien... Rends-toi compte... Rai- nne un instant... Réfléchis aux conséquences ! e que tu veux faire, c'est une escroquerie ! i on te découvre !

ADRIEN, *cherchant du regard dans la pièce.* — Mais comment veux-tu qu'on me découvre ? C'est impossible ! Je t'assure que c'est impossible !

MARIE. — Je t'en conjure, Adrien !... Mais pourquoi veux-tu commettre cette folie ? Qu'est-que ça peut te faire, cet argent ? Ce serait de l'argent volé, écoute-moi !... De l'argent volé !

ADRIEN. — Il faut quelque chose de plus lourd. Et puis, il faut occuper davantage de place.

MARIE. — Adrien !... Adrien !... Je te parle, et tu ne m'écoutes même pas... Réfléchis un instant !... Si on te découvre, on te mettra en prison. Réfléchis, Adrien, réfléchis !

ADRIEN, *avec un mouvement de colère.* — Oh ! A la fin des fins !... Ça suffit comme ça !... Ah ! Mon buste ! Voilà qui ira bien !

Il va prendre le buste.

MARIE. — Non, Adrien, pas ça !... C'est ton seul souvenir.

ADRIEN, *s'arrêtant un moment, le buste entre les bras.* — Qu'est-ce que ça peut te faire, un souvenir ? Est-ce que je ne suis pas là, moi ?

Il s'élance dans la chambre.

RIDEAU

ACTE II

Une vaste pièce lumineuse donnant sur une terrasse au delà de laquelle on aperçoit la ligne bleu-vert de la mer

ADRIEN. — Marie ! Marie !... Marie ! Marie...

Il enfonce la fiche du pick-up et pose un disque sur le plateau. On entend les sons éclatants d'une musique militaire. Descendant l'escalier à droite, Marie fait son apparition. Elle est vêtue d'un léger peignoir de soie.

MARIE. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui arrive ?

ADRIEN. — Regarde !

MARIE. — Oh ! Un poste et un pick-up ! Pour nous ? C'est magnifique. Mais... plus doucement... plus doucement, je t'en supplie ! Il y a de quoi vous assourdir !

ADRIEN. — Tu entends la puissance qu'il a ? Tu es contente ?

MARIE. — Tu me demandes si je suis contente ? Tu ne pouvais pas me faire un plus beau cadeau !

ADRIEN. — Le fil est un peu court, je vais l'arranger tout à l'heure. Il y a même des disques !...

MARIE. — Des disques ? Fais voir...

ADRIEN. — Voilà... Regarde... J'ai pris les dernières nouveautés... Quelques danses... Quelques chansons... Quelques airs d'opéra aussi...

MARIE. — Ah oui ? Très jolis... très jolis...

ADRIEN. — Comment ? Ça ne te plaît pas ?

MARIE. — Mais si, ils me plaisent !... Seulement...

ADRIEN. — Je comprends ! Tu aurais préféré de la musique classique, des airs d'enterrement...

MARIE. — Chacun son goût. Toi tu aimes les marches et les fanfares, moi j'aime Beethoven, Bach, Chopin...

ADRIEN. — Ecoute, sois sincère... Ne te vexe pas si je te demande ça... Tu la comprends cette musique-là ?

MARIE. — Bien sûr que je la comprends !.. C'est tellement simple ! Tellement facile !

ADRIEN. — Facile ? C'est possible ! Moi ! en fait de musique, je ne comprends que les fan fares. Ça, je trouve que c'est beau !... Les trom pettes et les tambours !... (*Montrant le poste :* C'est le dernier modèle, tu sais ! Il coûte les yeux de la tête !

MARIE. — C'est vrai ? Alors tu as eu tort !..

ADRIEN. — En quoi ai-je eu tort ? Nous avons passé toute notre vie à rêver d'un beau poste.. Maintenant que nous sommes en mesure de nous l'offrir est-ce que je ne devais pas prendre le plus beau ?

MARIE. — Si !... Mais si nous continuons de ce pas-là !... Si nous faisons des dépenses folles !...

ADRIEN. — N'y pense donc pas ! Il te plaît ? Tu es contente ? Alors ne te préoccupe pas d'autre chose !

MARIE. — Ce n'est pas que je me préoccupe.. Mais, tu comprends, toutes ces dépenses... l'argent qui part comme ça... Réfléchis bien qu'un jour nous n'en aurons plus. Alors, comment ferons-nous ?

ADRIEN. — Je ne sais pas... je ne veux pas le savoir !... Pour l'instant j'ai le plaisir de le dépenser ! C'est ça la vraie joie... dépenser ! L'argent qu'on a gagné ne donne aucun plaisir. Pas un franc qui n'ait coûté du travail, de la peine... Celui-là, au contraire...

MARIE. — Oui, je comprends bien... Seulement, il faut penser à l'avenir. Nous ne pour

ns pas toujours vivre comme ça ! Quelquefois
comme un pressentiment...
ADRIEN. — Te voilà bien !... Tu es la femme
s pressentiments, toi !... Tu te rappelles, à
moment-là ? Tu avais le pressentiment qu'on
ait tout découvrir... que nous allions finir au
gne... Tu as pu voir qu'au contraire... A pro-
s... sais-tu quel jour nous sommes aujour-
hui ?
MARIE. — Non, je ne sais pas... Mercredi ?
ndi ?
ADRIEN. — Quel jour du mois ?
MARIE. — Comment veux-tu que je le sache ?
i perdu la notion du temps.
ADRIEN. — Aujourd'hui, c'est le 4 septembre.
MARIE. — Et alors ?
ADRIEN. — Comment ? Cette date ne te dit
n ?
MARIE. — Non ! Qu'est-ce qui est arrivé à
te date ?
ADRIEN. — C'est aujourd'hui.
MARIE. — Que dis-tu ?
ADRIEN. — Mais quelle drôle de veuve tu
s ! Il y a juste un mois aujourd'hui que ton
uvre mari...
MARIE. — Non, Adrien, non !... Je te l'ai déjà
bien des fois... Je ne veux pas t'entendre
aisanter sur ce sujet-là...
ADRIEN.— Ne m'appelle pas Adrien ! Appelle-
oi Robert !
MARIE. — Ah oui ! C'est vrai, mon Dieu. Il
us fallait encore cette histoire de nom. Est-ce
ellement nécessaire ?
ADRIEN. — Impossible de faire autrement !
ous avons si bien tout arrangé. Ton mari est
ort et moi je suis son frère, ton beau-frère.
és ici pour oublier et je suis venu t'accom-
gner. Que ferais-tu en ce moment si j'étais
ort pour de bon ?
MARIE. — Mais qu'est-ce que tu racontes-là ?
voilà des propos !
ADRIEN. — C'est une simple curiosité... Est-
que tu aurais encore de la peine ?
MARIE. — Bien sûr que j'aurais de la peine !
ADRIEN. — Comment ? Tu ne serais pas déjà
nsolée !
MARIE. — Consolée ? Mais tu es fou ! Au bout
un mois ?
ADRIEN. — Alors quoi ? Tu continuerais à
sser ton temps à pleurer.
MARIE. — Sûrement que je pleurerais !
ADRIEN. — Tous les jours ?
MARIE. — Tous les jours !... Assurément !
ADRIEN. — Ça ... ça me fait plaisir !
MARIE. — Mais enfin... voudrais-tu en finir
e fois pour toutes avec ce sujet ! Ne pour-
it-on pas parler d'autre chose ?
ADRIEN. — Tu as raison... Parlons d'autre
ose !... Qu'est-ce que nous allons faire ? L'été
t presque fini... D'ici peu, les touristes vont
en aller. Nous n'allons tout de même pas
sser tout l'hiver ici ?
MARIE. — Ah non !
ADRIEN. — Tu sais ce que nous pourrions
ire ? Aller à Pau chez ton oncle Michel... Tu
verrais quel accueil il nous ferait !... Lui qui nous attend depuis si longtemps !

MARIE. — Chez l'oncle Michel ? Mais tu es fou ? Tu ne peux pas.

ADRIEN. — Pourquoi ?

MARIE. — Puisque tu es mort !

ADRIEN. — Ah oui ! C'est vrai ! Je suis mort... Alors où irons-nous ?

MARIE. — Je crois, malheureusement, que, pour une quantité de motifs, il sera plus prudent de rester ici ! Personne ne nous connaît... personne ne peut arriver à savoir... Espérons qu'ils ne finiront pas par soupçonner...

ADRIEN. — Soupçonner quoi ?

MARIE. — Tu dois bien comprendre qu'un homme et une femme qui font vie en commun... dans la même maison. On pourrait penser que nous sommes des amants !

ADRIEN. — Laisse les gens le penser ! Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Pourquoi ? On t'a demandé quelque chose ?

MARIE. — Non, pas ça à proprement parler. Seulement certaines phrases... Certaines allusions de Paule... Si tu savais comme elle est curieuse et commère, cette fille !

ADRIEN. — Mais tu ne lui as donc pas dit que j'étais ton beau-frère ?

MARIE. — Bien sûr que si ! Mais justement à cause de ça... quand on nous voit si tranquilles et si insouciants... moi qui viens de perdre mon mari... toi qui viens de perdre ton frère...

ADRIEN. — C'est vrai, au fond ! Nous devrions peut-être prendre un air plus triste !

MARIE. — J'en ai l'impression !

ADRIEN. — Le malheur, vois-tu, c'est que, de temps en temps, je l'oublie !

On entend une voix qui appelle. C'est Paule.

MARIE. — Oh ! voilà Paule ! Je suis là, Paule ! Venez ici !

On voit apparaître, à la porte vitrée du fond, Paule, une jolie fille.

PAULE. — Bonjour !

ADRIEN. — Bonjour, mademoiselle !

PAULE. — Comment, Marie, vous n'êtes pas encore prête ?

MARIE. — Pourquoi ? Quelle heure est-il ?

PAULE. — Il est tard ! 5 heures passées !

MARIE. — Oh ! mon Dieu ! Moi qui croyais... (*S'éloignant en hâte :*) Deux minutes ! Juste deux minutes !

Marie disparaît.

PAULE, *regardant l'appareil d'un air surpris.* — Oh ! c'est une nouveauté !

ADRIEN. — Vous le trouvez « bien ». Il vient d'arriver par le car.

PAULE. — Magnifique ! Comme ça, nous allons pouvoir danser sur la terrasse !

ADRIEN. — Danser ?...

PAULE. — Ah oui... c'est vrai... Alors, c'est un cadeau pour Marie ?

ADRIEN.— Oui ! Elle en avait tellement envie !

PAULE, *avec intention.* — Vous êtes vraiment plein d'attentions pour votre belle-sœur !

ADRIEN. — Oh ! mon Dieu ! Je tâche de la distraire... de l'amuser...

PAULE. — Vous avez raison... La pauvre !... Elle en a tellement besoin !

ADRIEN. — Pourquoi ?... Que voulez-vous dire ?

PAULE. — Moi ? Rien du tout ! Je pensais justement qu'après un aussi terrible malheur il faut l'aider à oublier !

ADRIEN. — C'est certain.

PAULE *offrant ses cigarettes.* — Vous en voulez une ?

ADRIEN, *prenant une cigarette.* — Merci !

PAULE. — Tenez !

ADRIEN. — Merci.

PAULE. — Robert, lequel de vous deux était le plus jeune ? Vous ou votre pauvre frère ?

ADRIEN. — Nous étions à peu près du même âge... C'était lui le plus jeune... mais pas de beaucoup... à peine un an...

PAULE. — Il était sympathique ?

ADRIEN. — Oui... Oui... extrêmement sympathique...

PAULE. — Plus que vous ?

ADRIEN. — Vous avez de ces questions ! Comment voulez-vous que je m'en rende compte ? Nous étions tous les deux sympathiques !

PAULE. — Ecoutez... Peut-être ce que je vais vous demander vous semblera-t-il indiscret... y avait-il tellement d'affection...

ADRIEN. — Comment ? Entre lui et moi ? Nous nous aimions beaucoup !

PAULE. — Non ! De la part de Marie...

ADRIEN. — Il est certain qu'elle l'aimait !... C'était son mari !

PAULE. — ... Ce ne serait pas une raison suffisante ! Il existe des femmes qui n'aiment pas leur mari, vous ne croyez pas ?

ADRIEN. — Si, c'est vrai !... Mais pourquoi ?... Alors vous croyez que...

PAULE. — Je ne crois rien du tout... Je disais ça en général... Mais il y a tout de même une chose que je ne comprends pas...

ADRIEN, *il la regarde avec inquiétude.* — Quoi donc ?

PAULE. — Elle ne parle jamais de son mari. Quand je lui en dis un mot, elle répond d'une manière évasive et tâche tout de suite de détourner la conversation.

ADRIEN. — Mais ça se comprend ! Ce sont là des souvenirs douloureux. Je vous demande pardon, mademoiselle, mais vous n'avez pas d'autres sujets de conversation avec Marie ?

PAULE. — En voilà une idée ! Si je lui ai posé quelques questions, c'était par pure gentillesse. D'habitude, quand on a perdu un être cher, on a plaisir à parler de lui...

ADRIEN. — Marie, ça ne lui fait pas le moindre plaisir !... Excusez-moi mais... moi qui fais tout pour la distraire, pour paraître gai — si vous saviez ce que ça me coûte !... Et vous on dirait que vous le faites exprès, de lui rappeler son mari ! Je ne comprends absolument pas cette manie qu'ont les femmes de parler des défunts !...

Marie entre. Elle porte une toilette sombr

MARIE. — Je n'ai pas eu vite fait ?

PAULE. — Très vite ! Mais pourquoi cet robe ? Vous n'en avez pas d'autres ?

MARIE. — Si... seulement toutes sont tro claires, trop voyantes...

PAULE. — Mais cette robe-là suffit à vous in pirer la mélancolie.

ADRIEN, *à Paule.* — Vous voyez, hein

MARIE. — A quel sujet ? Qu'y a-t-il ?

ADRIEN. — Tu ne te rappelles pas ce qu' disait ?

MARIE. — Qui ça ?

ADRIEN. — Lui... Ton mari...

MARIE, *perplexe.* — Mon mari ? Qu'est-ce qu' disait ?

ADRIEN. — Pas de deuil ! par pitié... Si devais mourir... Je ne veux pas qu'on se met en deuil !

MARIE. — Ah oui !... C'est vrai !...

ADRIEN. — Alors ? Puisque c'est sa volonté D'ailleurs, ici, nous sommes à la mer... Qu mal y a-t-il à porter des couleurs claires ?

MARIE. — Oui, tu as raison. Mais je ne sa pas... pour l'instant... Le temps aidant, peu être...

ADRIEN. — Naturellement ! Quelle belle pr menade allez-vous faire ?

PAULE. — Nous allons prendre le thé l'hôtel Miramar.

MARIE. — Est-ce qu'il y aura beaucoup d monde ?

PAULE. — Je crois que oui... C'est un endro très agréable, vous verrez ! Une belle terras sur la mer, un bon petit orchestre... On pren le thé et on danse.

ADRIEN. — On danse ? C'est vrai ? Oh ! chic

MARIE. — Adrien !... Robert !... C'est toujou le nom de mon pauvre mari qui me vient la bouche...

ADRIEN. — D'ailleurs, écoute, Marie. Je su bien convaincu que lui, s'il pouvait parler, te dirait : « Mais danse ! Amuse-toi ! Ne pen pas à moi ! Moi je suis bien là où je suis ! »

MARIE. — Oui, c'est bon !... Mais tu sais q je n'aime pas... que je ne veux pas me fai voir !

PAULE. — Comment ? Alors, maintenant, vo ne voulez plus venir ?

MARIE. — Je ne sais pas. Je suis indécise

PAULE. — Mais si ! Venez ! Ça vous distr ra ! Nous choisirons une table à l'écart où pe sonne ne puisse nous voir. Et vous, vous venez pas ?

ADRIEN. — Je vous rejoins tout de suite. veux allonger le fil du pick-up. (*Paule et Mar sortent.*) Rosine ! Rosine !

Rosine se montre.

ROSINE. — Monsieur m'appelle ?

ADRIEN. — Savez-vous où sont les pinces le tournevis ?

ROSINE. — Vous voulez que j'aille les ch cher dans le garage.

ADRIEN. — Non, non, laissez... j'y vais.

Rosine sort. Adrien pose à terre sa bobi de fil et disparaît par la terrasse.

scène reste vide un instant. Puis, on voit Marie rentrer rapidement. Elle est essoufflée et semble bouleversée. Elle appelle avec une agitation croissante :

MARIE. — Adrien !... Sauve-toi vite ! Cache-toi !

ADRIEN. — Me cacher ? Pourquoi ça ? Qu'est-ce qui se passe ?

MARIE. — Une chose terrible ! Oh mon Dieu ! Je n'ai plus de souffle ! J'ai tellement couru !... Je t'en conjure, Adrien, cache-toi, cache-toi !

ADRIEN. — Mais pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

MARIE. — Renaut... ton directeur... est ici !... Oui... je l'ai vu ! Et lui aussi m'a vue... Il m'a reconnue...

ADRIEN. — Mais comment ça ? Où donc ? Quand ?...

MARIE. — A l'instant ! Juste à l'instant ! Nous venions de prendre la grande avenue... Une automobile passe... C'était lui qui conduisait... Il m'a vue, il m'a reconnue, il a freiné tout de suite... Moi, j'ai perdu la tête ! J'ai dit à Paule que j'avais oublié quelque chose et je me suis sauvée. Maintenant, il doit être en train de demander... de s'informer... il va venir me chercher ici !... Il n'y a pas de temps à perdre, Adrien, il faut que tu t'en ailles tout de suite, tout de suite...

ADRIEN. — M'en aller ? Mais comment faire ? Où puis-je me sauver à présent ?

MARIE. — Mais cache-toi, au moins... S'il te voit, nous sommes perdus !

ADRIEN. — Calme-toi ! Ne t'agite pas comme ça !...

MARIE. — Je le sentais... Je sentais que quelque chose allait nous arriver... j'en avais le pressentiment !

ADRIEN. — Je t'en supplie ! Laisse les pressentiments tranquilles ! Mais es-tu vraiment sûre que c'est lui ?

MARIE. — Puisque je te dis qu'il m'a reconnue !... Dès qu'il m'a vue, il a eu une expression de surprise et il a arrêté ! Il a arrêté tout de suite ! Il a dû descendre, il a dû s'informer auprès de Paule, et elle lui aura certainement tout dit... Tu ne comprends pas qu'il faut te remuer, qu'il faut agir, qu'il faut faire quelque chose ?

ADRIEN. — Mais, quoi ? D'abord, il n'est pas dit qu'il vienne te voir. Il te connaît à peine ! Il t'a peut-être parlé deux fois en tout... Je ne comprends même pas comment il a fait pour te reconnaître...

MARIE. — Il viendra... il viendra... j'en suis sûre !...

ADRIEN. — Mais pourquoi ? Je n'en vois pas la raison ! D'ailleurs admettons même qu'il ait l'idée de venir te dire bonjour... Il te débitera deux mots sur la pluie et le beau temps et repartira pour ses affaires. Moi je ne me fais pas voir... je m'enferme dans ma chambre.

On entend la sonnette. Tous deux sursautent en échangeant un regard.

MARIE. — C'est la sonnette de la grille...

ADRIEN. — Oui... C'est la sonnette de la grille.

Il reste un moment incertain, puis fait mine de se diriger vers la porte vitrée.

MARIE. — Où vas-tu ?

ADRIEN. — Je veux voir qui c'est...

MARIE. — Attention qu'il ne te voie pas !

Adrien la rassure d'un geste de la main. Il sort. Marie attend dans une anxiété fébrile. Au bout d'un moment, Adrien rentre.

ADRIEN, *à voix basse.* — C'est lui !...

MARIE. — Oh ! mon Dieu !

La sonnette tinte encore, les faisant sursauter. Rosine entre.

ROSINE. — On sonne à la grille... Je vais ouvrir !...

ADRIEN. — Ecoutez, Rosine. Faites bien attention... Si ce Monsieur vous demande quelque chose, ne parlez pas de moi... Moi je ne suis pas là !... Je n'existe pas ! Vous avez compris ? Ici il n'y a que Madame, elle est seule !... Allez ouvrir, allez ! (*Rosine sort. Adrien à Marie :*) Je monte... Tâche de l'expédier rapidement !

Il sort. Marie attend, Renaut entre.

ROSINE. — Par ici, monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.

RENAUT. — Bonjour, Marie...

MARIE. — Bonjour, Renaut.

Il lui prend les mains, les lui baise, et la regarde avec une émotion heureuse.

RENAUT. — Si vous saviez comme je suis heureux ! Voilà si longtemps que je vous cherchais !... J'ai demandé à tout le monde. Vous savez que j'ai été jusqu'à m'informer auprès d'une agence de renseignements ?...

MARIE, *avec un sourire étonné.* — Non ?...

RENAUT. — Mais si !... C'est réel !... Je n'arrivais pas à obtenir de vos nouvelles... Votre concierge m'avait dit que vous étiez... partie... elle ne savait pas où... Vraiment le hasard a voulu m'aider ! Mais vous ne m'avez pas vu, il y a un instant, quand nous nous sommes rencontrés sur la route ?

MARIE, *après une minute d'hésitation.* — Moi ? Non...

RENAUT. — C'est bizarre ! J'ai eu l'impression que vous m'aviez vu ! Vous étiez avec une jeune fille. J'étais en voiture, je suis passé tout à côté de vous. J'ai arrêté immédiatement... Mais quand je suis descendu vous aviez disparu. C'est cette jeune fille, justement, qui m'a indiqué votre maison... J'avais une telle impatience de vous voir !...

MARIE, *un peu embarrassée.* — Merci... Vous êtes gentil... Asseyez-vous, je vous en prie...

Elle lui désigne un fauteuil et tous deux s'asseyent.

RENAUT. — Racontez-moi... Je suis tellement anxieux de savoir... Quand êtes-vous partie ?

MARIE. — Presque tout de suite... Au bout d'une semaine.

RENAUT. — Mais pourquoi n'avoir pas fait savoir où vous alliez ?

MARIE. — Je préférais que personne ne le sache... Je désirais être seule...

RENAUT. — Je comprends, je comprends ! (*Avec une pointe d'amertume :*) Même à moi, vous ne vouliez pas le dire ?

MARIE, *gênée.* — A vous ? Je n'y ai pas pensé...

RENAUT. — Voilà... C'est ça qui me fait de la peine, que vous n'y ayez pas pensé !... Que suis-je donc pour vous ? Un étranger ?... Moins qu'un étranger ?

MARIE. — Mais non, que dites-vous là ? Vous êtes un vieil ami...

RENAUT. — Voilà bien le grand mot !... Un ami... Un mot qui ne signifie rien...

MARIE. — Je ne sais pas, moi... Qu'est-ce que vous voulez que ça signifie ?

RENAUT. — Marie... voilà combien de temps que nous nous connaissons ?

MARIE. — Oh ! ça fait tant d'années !... Depuis notre enfance !

RENAUT. — Justement... Quand nous étions enfants, vous me disiez que j'étais votre meilleur ami... ensuite le temps a passé, vous vous êtes mariée et je suis devenu votre grand ami... maintenant que nous nous retrouvons, je suis votre vieil ami... (*Un silence embarrassant. Renaut se penche vers elle, lui prend la main et lui demande :*) Marie... avez-vous lu mes lettres ?

MARIE, *le regardant avec surprise.* — Vos lettres ?... Une lettre ! ... Je n'ai reçu qu'une lettre !

RENAUT. — Rien qu'une ? C'est vrai ! Les autres ont dû rester chez votre concierge ? C'est peut-être mieux ainsi ! Du reste, vous pouvez imaginer ce que je vous écrivais... (*Marie retire sa main.*) Soyez sincère... Vous auriez préféré ne pas me revoir...

MARIE. — Mais non ! Quelle idée... Au contraire ! Je suis très contente !

RENAUT. — Quand nous nous sommes rencontrés sur la route, vous m'avez très bien vu, et c'est la raison pour laquelle vous vous êtes sauvée !

MARIE. — Non, je vous assure que non... Pourquoi me serais-je sauvée ?

RENAUT. — Comme ça... pour que je ne découvre pas votre refuge. Je ne pense pas que ce soit par antipathie pour moi... Seulement vous vous sentez encore trop liée au passé... à vos souvenirs... Croyez-vous au destin, Marie ?

MARIE. — Moi ? Je ne sais pas... Je n'y ai jamais réfléchi.

RENAUT. — Moi, je n'y croyais pas... mais maintenant... Songez un peu ! Je suis parti sans programme, sans but précis, pour vagabonder comme ça... en me fixant au hasard, en prenant la première route que je voyais devant moi... et le destin m'a conduit ici, jusqu'à ce petit pays dont je ne savais même pas l'existence... Il m'a fait passer sur cette route juste au moment où vous vous y trouviez vous-même... Si j'étais arrivé cinq minutes plus tôt ou cinq minutes plus tard, je ne vous aurais pas rencontrée... Comment faire pour ne pas croire au Destin ?

MARIE. — Ecoutez, Renaut... vous m'avez demandé d'être sincère... eh bien, je vous suis reconnaissante de votre visite, elle me fait plaisir... grand plaisir... mais maintenant, je vous en prie... continuez votre voyage... ne cherchez pas à me revoir...

RENAUT. — Mais pourquoi ?

MARIE. — Parce que... je vous l'ai dit... j'ai besoin d'être seule... de ne voir personne... de ne parler à personne... je suis venue ici justement afin d'être loin... détachée de tout... de tous... Oui, je sais bien ce que vous allez me dire... que je dois réagir... oublier... mais c'est justement pour moi la seule façon... je vous demande cela comme on demande une grande faveur à un ami. N'insistez pas... je vous en prie...

RENAUT. — Continuer mon voyage ? Ne plus vous voir ?... Vous n'avez pas compris... ou vous ne voulez pas comprendre ce que cette rencontre représente pour moi. Non... vous pouvez tout me demander sauf ça... Au contraire... Il doit bien y avoir des hôtels... des pensions dans ce pays ?

MARIE. — Oui... je crois... Mais c'est inutile... vous ne trouverez pas de place... tout est plein !

RENAUT. — J'arriverai bien à trouver une chambre... quand ce ne serait qu'une mansarde... Quel est le meilleur hôtel ?

MARIE. — Je ne sais pas... Je crois que c'est le « Miramar », mais ce n'est pas la peine d'essayer... Il est plein, je le sais... archi-plein !...

RENAUT. — D'une manière ou d'une autre, j'arriverai bien à m'installer ! Je vais voir tout de suite... J'ai laissé ma voiture sur la route... Je reviens vous mettre au courant dans dix minutes.

Il se dispose à sortir.

MARIE. — Non... Attendez !

RENAUT. — Comment ?

MARIE. — Ecoutez, Renaut... Il vaut mieux que nous nous expliquions franchement. Entre nous il y a une équivoque qu'il faut tirer au clair.

RENAUT. — Quelle équivoque ? Je ne comprends pas !

MARIE. — Si... vous me comprenez très bien ! Il vaut mieux que notre explication soit nette et définitive. Nous nous connaissions dans notre enfance... ensuite nous nous sommes perdus de vue... quand nous nous sommes retrouvés, vous étiez devenu un personnage... un homme important, et moi j'étais la femme d'un modeste employé. Vous vous étiez fait des illusions à mon sujet : vous n'avez pas insisté, et vous vous êtes rabattu sur l'amitié...

RENAUT. — Mais, madame, je vous demande pardon...

MARIE. — Non, laissez-moi finir. Ensuite, à mort de ce pauvre Adrien, vous vous êtes récipité pour me faire une visite de condo-ances, vous avez envoyé une couronne ma-nifique, vous m'avez écrit une lettre pathé-que... parce que vous pensiez, probablement : Maintenant que la voici veuve, elle est libre... u'est-ce qu'il y a de plus commode qu'une uve ? Seule, maîtresse d'elle-même... » Eh ien, non, mon cher Renaut, vous vous trom-ez... Rabattez-vous encore une fois sur l'ami-é... Suivez mon conseil : continuez votre oyage et laissez-moi seule... ce sera mieux pour ous et pour moi...

RENAUT. — Vous avez fini ?

MARIE. — Oui... j'ai fini.

RENAUT. — Ai-je le droit de parler à mon our ?

MARIE. — Oui, vous pouvez parler... mais je e sais vraiment pas ce que...

RENAUT, *très simplement, mais avec beau-oup d'émotion contenue.* — Eh bien voilà, adame... Vous avez raison, il y a une équivo-ue... mais ce n'est pas celle que vous pensez,,, ais vos paroles m'obligent à une explicatio... *(Il hésite un instant.)* Marie... je viendrai un our vous demander si vous consentez à deve-ir ma compagne...

MARIE. — Comment ? Que voulez-vous dire ?... e ne comprends pas.

RENAUT. — Je suis seul... vous êtes seule... e serai si heureux si vous voulez bien accepter e devenir ma femme...

MARIE. — Votre femme ?... Mais que dites-ous là ? Vous plaisantez ! Ce n'est pas pos-ible !

RENAUT. — Pourquoi n'est-ce pas possible ?

MARIE. — Parce que... mais parce que c'est bsurde... c'est ridicule !

RENAUT. — Ridicule ?... Je vous demande par-on, Marie, mais je ne vois rien là de ridicule... e vous aime... Je vous demande de m'épouser... e ne vous demande pas une réponse immé-iate, ce que je voulais, c'est que vous connais-ez mes sentiments... mes intentions... Réflé-hissez... répondez-moi quand vous voudrez...

MARIE. — Mais non... c'est inutile. Je ne peux as !

RENAUT. — Vous ne pouvez pas ? Pourquoi ? aurait-il quelqu'un d'autre ?

MARIE. — Mais non... Il n'y a personne... il ne agit pas de ça... C'est que je ne peux pas... e ne veux pas... voilà, c'est ça... je ne veux as ! C'est ça la raison ; je ne veux pas me emarier !

RENAUT. — Comment pouvez-vous dire une hose semblable ? Je comprends bien que, pour instant, cette idée vous semble presque mons-rueuse, mais vous verrez qu'avec le temps...

MARIE. — Mais non... Le temps n'a rien à voir... Le temps ne peut rien faire du tout ! uisque je vous dis que ce n'est pas possible !

RENAUT. — Mais pourquoi ?... Il existe une utre raison...

MARIE. — Non... La raison, je viens de vous dire... C'est moi qui ne veux pas !

RENAUT. — Vous ?

MARIE. — Oui.

RENAUT. — Vous voulez rester seule ?

MARIE. — Je veux rester seule !

RENAUT. — Toute la vie ?

MARIE. — Oui... Toute ma vie !

RENAUT. — Alors, écoutez... Nous allons oublier cette conversation. Ce sera comme si nous n'en avions pas parlé. Je ne vous ai rien dit, et vous ne m'avez rien répondu... S'il vous arrive par hasard un jour de revenir sur ce sujet, ce sera comme si nous en parlions pour la première fois... C'est bien ça ? (*Marie acquiesce de la tête.*) Et maintenant, je vous quitte, ma visite a été trop longue ! Je repas-serai plus tard... Oh ! n'ayez pas peur... nous parlerons en amis qui n'ont rien d'important à se dire...

Renaut sort. Marie reste un moment immo-bile et songeuse. Puis elle se reprend. Adrien entre.

ADRIEN. — Marie... Il est parti ?

MARIE. — Oui... il est parti !

ADRIEN. — Ce n'est pas trop tôt ! Que t'a-t-il dit ?

MARIE. — Rien du tout...

ADRIEN. — Comment, rien ?

MARIE. — Je ne sais pas... je ne me rappelle pas... on a parlé comme ça... de tout et de rien !...

ADRIEN. — Vous en avez mis du temps, à parler de tout et de rien !... Il ne voulait plus s'en aller !...

Renaut se montre à nouveau derrière la porte vitrée. Il ne voit pas Adrien, qui se trouve près de la table du fond et s'adresse à Marie qui le regarde atter-rée.

RENAUT. — Je vous demande pardon, Marie, une fois sorti par la grille, je n'arrive plus à m'orienter... Il y a trois chemins, je ne sais pas lequel prendre pour gagner la grande avenue...

MARIE. — Le premier... le premier à droite.

RENAUT. — Merci... excusez-moi. (*En se retournant pour sortir, il aperçoit Adrien de face, recule, le regarde d'un air de stupeur et même avec une expression d'effroi, et s'écrie :*) Lari !

ADRIEN. — Non... non... Je suis mon frère... Je veux dire : je suis le frère du pauvre Lari.

RENAUT, *encore tout abasourdi.* — Le frère ?

MARIE. — Le frère !

RENAUT, *il regarde encore Adrien comme s'il n'en croyait pas ses yeux.* — Est-ce bien pos-sible ? Mais c'est extraordinaire ! C'est incroya-ble ! La ressemblance est prodigieuse !

ADRIEN. — C'est ce que tout le monde dit !

RENAUT. — Pendant un moment j'ai ressenti une impression ! J'ai cru voir un fantôme ! Excusez-moi, je ne m'attendais pas... Ma pa-role, on doit s'y tromper !... Vous étiez jumeaux?

ADRIEN, *évasivement.* — Oui... presque...

Un silence embarrassant, puis au bout d'un instant Renaut tend la main à Adrien et se présente.

RENAUT. — Vous permettez ? Renaut.

ADRIEN. — Très heureux...

RENAUT. — Votre pauvre frère était un de mes collaborateurs les plus précieux. Je l'aimais beaucoup.

ADRIEN. — Merci.

RENAUT. — Voilà... maintenant, en vous regardant mieux, je vois tout de même quelques différences entre votre frère et vous. D'abord la voix... tout à fait différente. Et puis les yeux. (*S'adressant à Marie :*) Il me semble que votre mari avait les yeux plus clairs, n'est-ce pas ?

MARIE. — Oui, oui... plus clairs... plus clairs !

RENAUT. — C'est ça... et puis le front... le dessin de la bouche... Le nez, ça, c'est le même. Mais, le nez à part, il y a beaucoup de différences. Ça n'empêche pas que, comme ça, au premier coup d'œil...

Un moment de silence. Ils échangent des sourires et ne savent que se dire.

ADRIEN. — Vous êtes... vous êtes ici de passage ?

RENAUT. — Oui, de passage. J'ai appris par hasard que Madame était ici et je suis venu lui dire bonjour...

ADRIEN. — Et... vous repartez tout de suite ?

RENAUT. — Non... J'ai l'intention de passer ici quelques jours... Si j'arrive à trouver une chambre... Madame, très gentiment, m'a indiqué le « Miramar »... il faut même que j'aille voir... (*A Marie :*) Alors, le premier à droite ?

MARIE. — Oui, le premier à droite.

RENAUT, *à Adrien.* — Enchanté d'avoir fait votre connaissance... Avec votre permission... nous nous reverrons, plus tard...

Renaut sort. Adrien et Marie se regardent, encore tout émus par l'épreuve qu'ils viennent de subir.

ADRIEN, *avec un soupir de soulagement.* — Ça a pris !... Il a marché !

MARIE, *se laissant tomber sur le bras d'un fauteuil dans une attitude de lassitude extrême.* — Oh ! mon Dieu !...

Adrien semble avoir une idée soudaine et sort sur la terrasse. Il rentre au bout d'un instant.

ADRIEN. — Je tenais à m'assurer qu'il était réellement parti. S'il était encore revenu sur ses pas !... Avoue la vérité, Marie... Tu as eu joliment peur !

MARIE. — Bien sûr que j'ai eu peur !

ADRIEN. — Et moi ! Quand il a fait son apparition sur la porte, je me suis senti des sueurs froides. (*D'un ton joyeux :*) Allons ! Ça ne pouvait pas marcher mieux !... Tu l'as entendu ? Il a tout de même trouvé des différences : une autre voix, les yeux plus clairs...

MARIE. — Oui...

ADRIEN. — Parions que, s'il était resté un moment de plus, il finissait par découvrir que je ne me ressemblais pas du tout !

MARIE. — Adrien... N'y a-t-il aucun danger qu'il ait compris ?

ADRIEN. — Qu'il ait compris quoi ? Que je suis moi ? Mais non... ce n'est pas possible ! Comment une pareille idée pourrait-elle lui venir à l'esprit ? Il ne me voyait que de temps en temps. Tu as entendu ce qu'il a dit ? Que j'étais un de ses plus précieux collaborateurs qu'il m'aimait beaucoup ! A vrai dire, cette amitié-là je ne m'en suis jamais aperçu ! Quand j'étais obligé d'aller à la direction, c'est tout juste s'il m'accordait un regard. D'ailleurs, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Il m'a toujours bien traité... il m'a fait avoir des promotions, des gratifications. Il est vrai que je les méritais... Tu as vu la belle couronne qu'il a envoyée à mon enterrement ? (*S'apercevant que Marie, tout absorbée, absente, ne l'écoute pas :*) Dis donc, Marie... c'est à toi que je parle !

MARIE, *revenant à elle.* — Ah ! je te demande pardon... J'étais ailleurs...

ADRIEN. — Je le vois !... Allons, gai ! gai ! Tu es encore toute tremblante ! Maintenant le danger est passé. (*Il la prend par le bras, et, tout joyeux, lui fait faire une pirouette.*) Ma bien chère... petite belle-sœur.

MARIE. — Mais non ! Reste tranquille !

ADRIEN. — Maintenant, j'ai tout à fait l'impression qu'Adrien n'existe plus... Sais-tu que certaines fois, quand je me regarde dans la glace, j'ai réellement l'illusion d'être un autre ? Avant, j'avais une figure... une figure de pauvre homme ! Tandis que, maintenant... Et toi aussi, tu as changé...

MARIE. — Moi ?

ADRIEN. — Oui. Tu es plus jolie... plus lumineuse...

MARIE. — Mais non... Je suis toujours la même. C'est-à-dire que, maintenant, je n'ai rien d'autre à faire que de m'occuper de ma figure et de mes cheveux...

ADRIEN. — Non... ce n'est pas de ça qu'il s'agit... C'est difficile à expliquer... Tiens, par exemple, cette robe que tu as... Avant, quand tu la mettais, elle te donnait un air humble et négligé... maintenant... je ne sais pas... on dirait que l'étoffe est devenue plus belle. Pourtant, tu es la même... et c'est la même robe... Comment expliquer ça ?

MARIE, *embarrassée.* — Je ne sais pas... je ne comprends pas... tu dis des paroles bizarres...

ADRIEN. — Marie...

MARIE. — Que veux-tu ?

ADRIEN. — Sais-tu que je suis en train de tomber amoureux de ma femme ?

MARIE. — Ah oui ? Alors ça veut dire qu'avant...

ADRIEN. — Ça n'a aucun rapport !... Avant aussi, bien entendu... Mais, maintenant, je suis en train de tomber amoureux d'une autre manière... Comme si je devais prendre la place d'un autre...

MARIE. — Quel autre ?

ADRIEN. — Ce pauvre Adrien...

MARIE. — Mais quelles idioties dis-tu là ?

ADRIEN. — Non... ce ne sont pas des idioties... Je voudrais te le faire oublier... Adrien, c'est du passé... un vilain passé, gris, étriqué, fait de petites misères et de sacrifices. Tu ne pouvais pas être heureuse... Je le sentais, je le comprenais, mais que pouvais-je bien faire ? Quelquefois j'avais l'impression que tu éprouvais de la rancune à mon égard.

MARIE. — De la rancune ? Mais qu'est-ce que tu dis là ?

ADRIEN. — Si... si... C'était juste, c'était humain. Tu voyais les autres femmes plus riches, mieux partagées que toi. Elles avaient tout, et toi tu n'avais rien. Je me rappelle cette soirée... quand on nous avait offert ces deux fauteuils à l'Opéra... tu regardais autour de toi d'un air humilié, découragé... Quand nous sommes sortis, il pleuvait ; nous avons dû nous faufiler au milieu des voitures, en pataugeant dans les flaques, pour attraper le métro et rentrer chez nous. Tu ne disais rien... mais, un moment, tu m'as regardé et tu m'as souri... C'était peut-être pour te faire pardonner les idées que tu avais contre moi.

Rosine entre apportant des fleurs.

MARIE. — Qu'est-ce que c'est ?

ROSINE. — La fleuriste a apporté ce bouquet pour vous, madame.

MARIE. — Il n'y a pas de carte ?

ROSINE. — Non, madame. La fleuriste m'a dit que c'était un monsieur qui les lui avait payées, en lui demandant de les apporter ici.

MARIE. — C'est bien, Rosine. Je vous remercie.

Rosine sort. Marie arrange les fleurs. Elle évite de rencontrer le regard d'Adrien qui l'observe attentivement.

ADRIEN. — C'est lui qui te les envoie ?

MARIE. — Oui... je pense... ce doit être lui.

ADRIEN. — Pourquoi ? Je ne comprends pas pour quelle raison...

MARIE. — Il n'y a pas de raison... Il a dû vouloir faire une gentillesse.

ADRIEN. — Mais il me semble que, maintenant, il exagère... Il arrive... Il se précipite pour te dire bonjour... Il s'en va... Il déverse sur toi une avalanche de fleurs... Pourquoi ça ?... Pourquoi ? Tu comprends... c'est ça que je voudrais savoir !

MARIE. — Mais il n'y en a pas, de pourquoi... Je ne vois rien d'extraordinaire à ce qu'un homme envoie quelques fleurs à une femme !

ADRIEN. — Quelques fleurs !... J'ai l'impression que c'est, chez lui, une idée fixe. Je meurs : vlan ! des fleurs ! Il te voit, vlan ! des fleurs !

MARIE. — Je ne comprends pas pourquoi tu tiens à donner tant d'importance à un geste qui n'en a aucune !

ADRIEN. — Comment, aucune ?

MARIE. — Aucune ! Absolument aucune !... Il y a juste un instant tu me parlais d'Adrien... du passé... excuse-moi si je te le dis... mais c'est tout à fait la mentalité d'Adrien...

ADRIEN. — C'est-à-dire ?

MARIE. — C'est-à-dire qu'on n'envoie de fleurs que dans les grandes occasions, quand on naît, quand on se marie, quand on meurt. Les fleurs, ça peut tout aussi bien s'envoyer comme ça, sans motif aucun... une simple politesse...

ADRIEN. — Alors, toi, ça te paraît naturel ?

MARIE. — Mais oui... Tout à fait naturel...

ADRIEN. — Mais, maintenant, il va revenir ?

MARIE. — Qui ?

ADRIEN. — Lui... Renaut !

MARIE. — Non... je ne crois pas...

ADRIEN. — Si... Il revient !... Tu n'as pas entendu ce qu'il a dit : « Nous nous reverrons plus tard » ? Mais qu'est-ce qu'il vient faire ?

MARIE. — Je ne sais pas... il doit vouloir nous faire une visite.

ADRIEN. — Elle est déjà faite, la visite ?

MARIE. — Je t'en prie, pourquoi me poser ces questions ?

ADRIEN. — C'était simplement pour te demander si ça aussi, ça te paraît naturel. J'ai peut-être une mentalité comme tu dis... la mentalité d'Adrien, mais tu dois bien comprendre que cette intimité qui s'établit ainsi brusquement...

MARIE. — Mais quelle intimité ? Où la vois-tu l'intimité ? Il veut peut-être nous dire qu'il a réussi à trouver une chambre au Miramar...

ADRIEN. — Tiens, c'est vrai... Le « Miramar »... C'est toi qui le lui as indiqué, n'est-ce pas ?

MARIE. — Oui... Il m'avait demandé quel était le meilleur hôtel... pourquoi ? J'ai eu tort ? Je n'aurais pas dû le lui dire ?

ADRIEN. — Non, non... tu as très bien fait ! Alors il a l'intention de se fixer ici quelque temps ?

MARIE, *nerveuse*. — Je ne sais pas... je n'en sais rien. Pourquoi me demander ça à moi ?... Comment veux-tu que je le sache ?

ADRIEN. — Ne te fâche pas ! Je pensais qu'il te l'avait dit (*Un temps.*) Mais qu'est-ce que tu as ? Tu est bien nerveuse ?

MARIE. — C'est naturel que je sois nerveuse ! Avec toutes tes questions. On dirait presque un interrogatoire !

ADRIEN. — En quoi un interrogatoire ? Ça n'a rien d'un interrogatoire... Si je te posais ces questions... Enfin, laissons tomber ! (*Un temps.*) Si nous sortions faire deux pas, Marie ?

MARIE. — Non... je t'en supplie !... Je n'ai pas envie de marcher !

ADRIEN. — Bon... Alors installons-nous sur la terrasse, pour prendre un peu le frais.

MARIE. — Prendre le frais ? Il fait un soleil à fendre les pierres !

ADRIEN. — Du soleil ? Où est-il, ton soleil ? Tu ne vois pas que toute la terrasse est à l'ombre ?

MARIE. — C'est bon... Mais il n'en fait pas moins chaud, à cause de la réverbération...

ADRIEN, *résigné*. — Bon ! S'il y a de la réverbération... Alors que faisons-nous ?

MARIE, *avec un sursaut d'irritation.* — Mais rien du tout ! Est-ce qu'on ne peut pas rester un moment tranquille ? Si tu veux sortir, tu n'as qu'à sortir ! Si tu veux prendre le frais, va prendre le frais. En quoi est-il nécessaire que je vienne aussi ?

ADRIEN. — C'est vrai... Je te demande pardon... Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te prend ?

MARIE. — Absolument rien ! J'ai besoin qu'on me laisse un peu tranquille, voilà !

ADRIEN. — Réellement je ne te comprends plus... Aujourd'hui, tu es intraitable ! On ne peut pas t'adresser la parole sans que tu te rebiffes comme une petite vipère. Qu'est-ce qui t'arrive ?

MARIE. — Il ne m'arrive rien du tout. Je suis nerveuse, c'est tout... j'ai bien de droit d'être nerveuse ? Toutes ces émotions, toutes ces terreurs, voilà un mois que nous vivons dans une angoisse continuelle... Les nerfs finissent par s'user !

ADRIEN, *surpris du ton de Marie.* — Je te demande pardon, Marie... mais à propos de quoi me dis-tu tout ça ? Jusqu'à présent...

MARIE. — Oui... Jusqu'à présent j'ai pu résister, mais à présent je ne peux plus ! Je suis fatiguée... je suis exaspérée... Ce rôle que je suis obligée de jouer... cette simulation sans arrêt... Je dois me contrôler... me surveiller... faire attention au moindre mot que je dis... montrer de l'affliction pour une douleur que je ne ressens pas, porter des robes de deuil pour un mort qui n'existe pas... La résistance a des limites... J'en ai assez ! J'en ai assez ! Je n'en peux plus !...

ADRIEN, *alarmé.* — Chut ! Parle plus bas !... Ne crie pas !... Mais alors... Qu'est-ce que tu veux faire ?

MARIE. — Je ne sais pas... je ne sais pas ! En finir, voilà ! En finir ! Cesser de jouer les veuves inconsolables. Tout le monde me dit qu'il faut me distraire... oublier !... Hé bien, je veux me distraire ! Je veux oublier ! Les gens diront que j'ai eu bien vite fait de me consoler ? Ça m'est égal ! Qu'ils disent et pensent ce qu'ils voudront ! J'en ai assez des souvenirs, de la douleur, du deuil ! J'ai le droit de vivre ma vie, moi aussi !... D'abord la misère... ensuite le mensonge... et peut-être un jour... mon Dieu ! J'ai l'impression que je deviens folle !...

ADRIEN. — Mais calme-toi ! Tu ne raisonnes plus. Tu t'exaltes à tes propres paroles.

MARIE. — Ah ! je ne raisonne plus ? Je ne raisonne plus ? Tu ne comprends donc pas que c'est juste à présent que je commence à raisonner ?... Mais toi... non... toi, tu veux fermer les yeux... Pour toi, tout est facile, tout est simple, tout est régulier. Moi, j'ai les yeux bien ouverts... Je commence à voir... je commence à comprendre...

ADRIEN, *perdant patience et la prenant par les poignets.* — Mais voir quoi ?... Comprendre quoi ?... Explique-toi...

MARIE, *se rattrapant.* — Rien du tout... Je dis des bêtises... C'est vrai... Je m'exalte à mes paroles... Ne fais pas attention... (*On entend la sonnette de la grille. Instinctivement, tous deux se tournent vers la porte vitrée.*) Ecoute... qui que ce soit... tu vas être gentil... dis que j'ai mal à la tête... que je ne me sens pas bien... dis ce que tu voudras... mais je n'ai envie de parler à personne... je ne veux voir personne...

Elle sort par la gauche. Pendant ce temps, Rosine va ouvrir. Adrien est resté les yeux fixés sur l'escalier par lequel Marie vient de monter. Au bout d'un instant, on voit paraître derrière la porte vitrée Paule, suivie de Renaut.

PAULE. — Nous voilà... Je l'ai accompagné parce qu'il avait peur de se perdre dans ce dédale de petits chemins. Et Marie, où est-elle ?

ADRIEN. — Elle ne se sent pas bien... elle a un peu mal à la tête.

RENAUT. — Vraiment ? Oh ! je regrette...

ADRIEN. — Elle m'a même prié de l'excuser...

PAULE. — Puis-je monter lui dire un petit bonjour ?

ADRIEN. — Non... voyez-vous, mademoiselle, il vaudrait peut-être mieux que...

PAULE. — Bon ! J'essaie tout de même... Avec moi, Marie ne se gênera pas... si elle ne veut pas de moi elle n'a qu'à me mettre à la porte... Elle est dans sa chambre ?

ADRIEN. — Oui... je pense... (*Paule sort par la gauche. Adrien et Renaut cherchant un sujet de conversation.*) Vous avez pu trouver une chambre au « Miramar » ?

RENAUT. — Oui... j'ai eu une chance extraordinaire ! Quelqu'un qui était obligé de partir brusquement !

ADRIEN. — Ah ? J'en suis très content ! Alors vous allez passer quelques jours ici ?

RENAUT. — Je ne sais pas... je n'ai pas encore décidé. Quelques jours. Quelques semaines... ça dépend comment je me trouverai... Et vous, vous êtes ici depuis longtemps ?

ADRIEN. — Presque un mois...

RENAUT. — Vous êtes venu avec Marie ?

ADRIEN. — Oui... justement... avec Marie.

RENAUT. — C'est bien joli, ici, il doit y avoir une paix !...

ADRIEN. — Même trop !... Si on veut, on peut passer des semaines entières sans voir personne !

RENAUT. — C'est un pays délicieux... Comment avez-vous fait pour le découvrir ?

ADRIEN. — Comme ça... par hasard... Nous cherchions un endroit tranquille. Ce pays a plu tout se suite à Marie ! (*Un temps. Adrien et Renaut se regardent sans savoir que se dire.*) Un vermouth ?

RENAUT. — Comment ?

ADRIEN. — Je vous demande si vous ne prendriez pas un vermouth ?

RENAUT. — Merci... bien aimable ! (*Adrien dispose sur la table les verres et les bouteilles. Il remplit les verres et en tend un à Renaut. Tous deux s'asseyent.*) C'est vous qui lui avez conseillé de partir ?

ADRIEN. — Mais oui, pauvre femme ! Vous evez comprendre...

RENAUT. — Vous avez eu raison ! Dans cerins cas, il n'y a pas autre chose à faire... artir... Changer de milieu !... Voir d'autres gures... Mais j'imagine que ça n'a pas été facile e la convaincre !

ADRIEN. — Oh mon Dieu ! Ne m'en parlez as !...

Un temps.

RENAUT. — En ce moment il me semble u'elle est un peu plus sereine, un peu mieux... a dernière fois que je l'avais vue, tout de uite après son malheur, elle m'avait réellement it de la peine, pauvre Mariette...

ADRIEN, *le regardant d'un air surpris.* — ariette ?...

RENAUT. — Avant, je l'appelais toujours omme ça...

ADRIEN, *déconcerté.* — Avant ?... Quand ça... vant ?

RENAUT. — Quand nous étions enfants ! Elle 'appelait César... et moi je l'appelais Mariette ! y a même eu un petit roman entre nous eux...

ADRIEN. — Un roman ? C'est vrai ?

RENAUT. — Oh ! un roman bien innocent... lle avait dix ans, et moi, j'en avais quatorze !... ais comment ? Marie ne vous a pas raconté ? ?

ADRIEN. — Non, elle ne m'a rien dit ! ais racontez-moi, racontez-moi ! J'adore les mans !

RENAUT. — Oh !... Il n'y a pas grand-chose raconter ! Notre roman a duré juste le temps es vacances ! Quand nous nous sommes reouvés, bien des années plus tard, elle était ariée... C'est à ce moment que je me suis ntremis pour procurer un poste à son mari...

ADRIEN. — Un poste ? Quel poste ?...

RENAUT. — Il n'avait qu'un modeste emploi... gagnait trop peu... alors je l'ai fait prendre ar ma société...

ADRIEN, *frappé par cette révélation.* — Ah ! est comme ça que ça s'est passé ? Il n'a eu n poste que parce que vous connaissiez arie ? Mais lui ne savait rien ?...

RENAUT. — Comment ? Rien...

ADRIEN. — Oui, l'histoire de ce roman... de ésar et de Mariette...

RENAUT. — Mais si !... Je pense que Marie lui a raconté...

ADRIEN. — Non, non ! Elle ne lui a rien dit !

RENAUT. — Vous en êtes sûr ?

ADRIEN. — Puisque je vous le dis ! Vous oudriez que je ne le sache pas ?

RENAUT. — C'est peut-être par délicatesse... ous savez comment sont les maris : méfiants, upçonneux... S'il avait su, peut-être aurait-il penser... Au contraire, ignorant tout...

ADRIEN. — Evidemment... ignorant tout !...

RENAUT. — Oui, oui, ça a dû se passer comme à !... En effet, je me rappelle que, lorsque je accompagnais à quelque concert...

ADRIEN. — Ah ? Parce que Marie allait aussi au concert avec vous ?...

RENAUT. — Bien rarement, malheureusement, bien rarement ! J'aurais voulu l'inviter plus souvent ; mais elle ne voulait pas justement parce qu'elle avait peur que quelqu'un la vît et pût le dire à son mari. Pauvre femme ! Elle a la passion de la musique. Et votre pauvre frère, au contraire... Vous savez qu'il ne com-

ADRIEN. — Ah ! Les fanfares...

RENAUT. — Peut-on imaginer un goût plus barbare ? Les fanfares ! Tous les dimanches après-midi, il l'emmenait écouter la musique militaire...

ADRIEN. — Bah ! Puisqu'on en écrit, des fanfares, ça veut dire qu'il y a des gens à qui elles plaisent !

RENAUT. — Bien sûr ! Bien sûr ! Mais songez un peu à cette malheureuse femme ! Quelquefois, je lui offrais des billets de théâtre, mais elle refusait toujours ! Il n'y a qu'une fois où j'ai pu lui faire accepter deux fauteuils à l'Opéra...

ADRIEN. — Ah... C'était vous ?...

RENAUT. — Oui... Pourquoi ? Elle vous l'a dit ?

ADRIEN. — Elle a fait une vague allusion...

Un temps.

RENAUT. — Vous la voyiez souvent, votre belle-sœur ?

ADRIEN. — Moi ? Tous les jours !

RENAUT, *surpris.* — Tous les jours ? Comme c'est bizarre ! Elle ne m'a jamais parlé de vous...

ADRIEN. — De même qu'à moi... elle ne m'avait jamais parlé de vous...

RENAUT. — Ça... ça se comprend ! Vous étiez le frère de son mari ! Vous auriez peut-être pu désapprouver notre amitié...

ADRIEN. — Mais alors, il s'agissait réellement d'une amitié ?

RENAUT. — Dans un certain sens, oui ! Oh ! Entendons-nous bien... une amitié purement spirituelle ! Nous parlions d'art, de livres, de musique... Il y avait chez elle un tel désir de connaître, de savoir... de sortir de ce monde étroit et mesquin où elle vivait, de trouver dehors ce qui lui manquait chez elle...

ADRIEN. — Mais qu'est-ce qui lui manquait, chez elle ?

RENAUT. — Que voulez-vous ? Votre pauvre frère était un brave homme... un excellent employé, sérieux, laborieux... mais enfin un employé, avec la mentalité, les goûts, les idées d'un employé ! Pour une femme comme Marie, il aurait fallu quelque chose de plus... quelque chose de mieux... vous me comprenez...

ADRIEN, *le regardant fixement d'un air sombre.* — Non... Je ne comprends pas !

RENAUT. — Je ne sais pas comment m'expliquer, voyez-vous. Peut-être n'était-il pas capable de comprendre certaines aspirations, certains états d'âmes de sa femme... Vous devez bien vous rendre compte que même la vie qu'il

lui faisait mener était une vie de renonciations et de sacrifices...

ADRIEN. — Ah ! parce que... Marie vous racontait...

RENAUT. — Oh ! Miséricorde ! Jamais un seul mot ! Au contraire, à l'entendre elle était très heureuse ! Mais, moi, je me rendais compte... Que voulez-vous, avec les émoluments de son mari... D'ailleurs, j'ai cherché à l'aider, j'ai même fait quelques injustices : je lui ai fait avoir des promotions, des gratifications... auxquelles, à vrai dire, il n'avait pas droit.

ADRIEN. — Vous les lui faisiez avoir à cause de Marie ?

RENAUT. — Que voulez-vous ? Il n'y avait pas d'autre façon de lui venir en aide ?... (*Adrien se passe nerveusement la main sur le front, se lève, et fait quelques pas dans la pièce... Renaut le regarde d'un air un peu surpris.*) Qu'avez-vous ? Vous ne vous sentez pas bien ?

ADRIEN. — Si... Si... je me sens tout à fait bien ! C'est la chaleur ! On étouffe dans cette pièce !

RENAUT. — Non, je n'ai pas l'impression !... Au contraire, ici, il fait assez frais...

ADRIEN. — Tout de même... vous avez raison !... C'était un crétin !

RENAUT. — Qui ça ?

ADRIEN. — Mon frère !

RENAUT. — Je n'ai jamais dit ça !

ADRIEN. — Mais moi je le dis ! Pendant qu'il travaillait au bureau, sa femme fréquentait les concerts avec des amitiés spirituelles !

RENAUT. — Ah ! vous ne devez pas parler ainsi ! Marie a été une épouse parfaite !

ADRIEN, *en colère.* — Parfaite ? Vous plaisantez ! Puisque vous dites vous-même qu'elle était pleine d'aspirations... d'états d'âme... qu'elle cherchait au dehors ce qu'elle ne trouvait pas chez elle !

RENAUT. — Mais enfin pourquoi vous mettez-vous en colère ?

ADRIEN. — Moi, me mettre en colère ? Oh non ! je vous en prie... Si je parlais ainsi... Mais alors tout ça vous paraît bien joli, bien sympathique ? Un pauvre diable d'homme apprend brusquement que sa femme allait se promener avec César et vous voulez qu'il accueille cette nouvelle tout tranquille et tout souriant ?

RENAUT.— D'abord ce pauvre diable d'homme n'a jamais rien su. Et ensuite, je ne comprends pas pourquoi vous, vous vous énervez. Marie est veuve elle peut disposer librement de sa vie et de son cœur... je le crois, tout au moins. Ce n'est pas exact ?

ADRIEN. — Si, si... certainement ! c'est exact !

RENAUT. — J'ai décidé de l'épouser !...

ADRIEN, *atterré.* — De l'épouser ?

RENAUT. — Oui. Bien mieux, il y a un instant, je me suis trouvé dans la nécessité de lui faire part de ce désir...

ADRIEN. — Et elle... qu'a-t-elle dit ?

RENAUT. — Elle a dit qu'elle ne pouvait pas..

ADRIEN. — Hé ! j'imagine !

RENAUT. — C'est naturel ! Ma demande, en ce moment, a dû lui sembler inopportune... e presque brutale. Mais j'espère que, le temp aidant... Bien mieux, je voudrais pouvoir, e cela, compter sur votre aide.

ADRIEN. — Sur mon aide ?

RENAUT. — Personne n'est plus indiqué qu vous pour la persuader.

ADRIEN. — Comment ? C'est moi qui devrai persuader Marie qu'il faut vous épouser ? Ça c'est le comble !

RENAUT. — Pourquoi ? Vous ne voulez pas ?

ADRIEN. — Mais non, je ne veux pas ! C'es moi qui devrais aller trouver Marie et lui dire « Fais attention, il y a ce monsieur qui veu t'épouser. »

RENAUT. — Eh bien, qu'est-ce qu'il y aurai là d'extraordinaire ? Vous êtes la personne l plus indiquée pour la conseiller... vous qu êtes son beau-frère...

ADRIEN. — Comment, son beau-frère ! oui so beau-frère !...

RENAUT. — Chut ! Taisons-nous ! J'entends l voix de M^lle^ Paule. Nous en reparlerons !... Nous en reparlerons plus tard... (*On voit paraî tre à gauche, en haut de l'escalier, Paule e Marie. Marie porte à présent une jolie toilett claire et jeune. Adrien la regarde avec surprise tandis que Renaut se porte à sa rencontre.*) Bonsoir, madame... C'est fini, ce mal de tête

MARIE. — Oui, je vous remercie... c'est fini

Adrien continue d'observer avec étonne ment la robe de Marie. Paule s'e aperçoit.

PAULE. — Elle est mieux comme ça, vous n trouvez pas ?...

ADRIEN. — Oui, oui, elle est mieux... Seule ment je ne comprends pas...

MARIE. — Que veux-tu ? Je ne pouvais plu supporter toutes ces affaires noires sur moi.. Ça me donnait le cafard.

PAULE. — Alors nous avons trouvé pour c soir un programme magnifique ! Vous, Renau vous nous emmenez dans votre voiture prendr l'apéritif au bar du Belvédère...

RENAUT. — Parfait ! Je suis à votre disposi tion !

PAULE. — Ensuite on revient en barque e on va tous dîner au Miramar...

ADRIEN. — Comment ? Nous aussi ? Mari aussi ?

PAULE. — Bien sûr. Tous ensemble ! Pour quoi ? Le programme des réjouissances ne vou va pas ?

ADRIEN. — Si, si... il me va... mais je n comprends pas... Pourquoi ces réjouissances, présent ?

PAULE. — Mais comme ça ! Histoire de char ger ! Cette pauvre Marie ! Toujours claquem rée dans la maison !

RENAUT. — Mademoiselle a raison ! Il fa bien prendre un peu de distractions !

ADRIEN. — Un peu de distractions ! Mais ç me semble un peu exagéré !

MARIE. — Je te demande pardon ; mais s par hasard, exceptionnellement nous allo

her dehors un soir, ce ne sera pas la fin du onde !

PAULE. — Comment ? Puisque vous-même us dites qu'il faut se distraire !

ADRIEN. — Se distraire... oui... d'accord ! ais vous comprenez... il faut tout de même specter les apparences ! Ça fait à peine un ois ! Un peu d'égard au moins pour la mé- oire de ce pauvre homme !

MARIE, *avec un sursaut d'indignation.* — S'il plaît ! Ne recommençons pas avec ce « pau- e homme » !

ADRIEN. — Marie.

MARIE. — Ça suffit comme ça ! Est-il possible u'on ne puisse pas parler d'autre chose que lui !

PAULE. — Elle a raison ! Laissez-le en paix. n'est-ce que vous lui rappelez-là ! Dépêchons- ous plutôt... il est déjà tard...

MARIE, *à Adrien.* — Mais toi, tu ne vas pas changer ? Tu ne peux pas venir comme ça !

PAULE. — Comment ? Il va falloir attendre qu'il se change, maintenant ? Eh bien ! nous oilà frais ! Dieu sait le temps qu'il va mettre !

ADRIEN, *sèchement.* — Non, mademoiselle ! ous n'aurez pas à attendre... Je ne viens pas !

PAULE. — Bon, très bien ! Vous nous rejoin- ez au « Miramar » !

MARIE. — Oui, oui... Nous t'attendons là-bas !

PAULE. — Oh ! mes gants que j'ai laissés là- ut !

RENAUT, *prenant Marie par le bras.* — Par- tons-nous, madame ?

MARIE, *se dirigeant vers la porte.* — Oui... oui...

ADRIEN, *la voix tremblant d'une colère contenue.* — Marie ! Attends, Marie !...

MARIE, *elle se retourne d'un air impatienté.* — Mais qu'est-ce que tu veux ? Dépêche-toi ! Va vite te changer !

Elle sort avec Renaut. Adrien l'appelle encore d'une voix coléreuse.

ADRIEN. — Marie ! Marie !

Paule descend en courant.

PAULE. — Ils sont déjà partis ?

ADRIEN, *rageusement.* — Ecoutez, mademoiselle... Vous allez dire à Marie de remonter immédiatement... Vous lui direz même que je lui interdis... vous entendez bien ? que je lui interdis...

PAULE, *l'interrompant.* — Qu'est-ce que vous lui interdisez ? Qu'est-ce que vous lui interdisez ? N'est-elle pas libre, à la fin ? Elle peut faire ce que bon lui semble ! Qu'est-ce que vous avez à y voir, vous ? Laissez-la tranquille ! Ne l'assommez donc pas comme ça ! Vous n'êtes pas son mari !

Elle sort rapidement, laissant Adrien complètement désorienté.

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au second acte. C'est presque le soir. La porte vitrée est fermée. De temps en temps, un éclair illumine la terrasse. Aidée de Rosine, Marie prépare des tasses de thé.

ROSINE. — Ah ! Rappelez-vous que Mme Concetta est venue...

MARIE. — Mme Concetta ?

ROSINE. — Oui... C'est pour le loyer de la maison...

MARIE. — Vous lui avez dit que Monsieur n'était pas là, qu'il ne reviendrait pas avant la fin de la semaine ?

ROSINE. — Oui, mais elle veut vous parler à vous... Elle repassera plus tard.

MARIE. — Ah c'est bon ! Préparez donc des rondelles de citron sur une assiette.

ROSINE. — Oui, madame. (*Elle se prépare à sortir. Arrivée sur le seuil elle se retourne.*) Faut-il mettre aussi du lait ?

MARIE, *avec impatience.* — Mais oui... Vous le savez bien puisque vous le préparez tous les jours ! Est-il possible qu'il faille chaque fois vous répéter les mêmes choses ! Allons, dépêchez-vous ; dans un moment, ce monsieur sera ici... (*Rosine sort. Marie achève de disposer les tasses. Elle se passe les mains sur les bras avec un petit frisson de froid. On entend frapper à la porte vitrée. Marie se retourne vivement. Adrien entre ; il tient une petite valise à la main. Marie, surprise :*) Adrien !

ADRIEN. — Bonsoir Marie. Tu ne peux pas t'imaginer ce qu'a été mon voyage !... J'ai manqué la correspondance du car. Alors j'ai dû attendre quatre heures au beau milieu de la rue ! Tu ne t'attendais pas à me voir arriver, n'est-ce pas ?

MARIE. — Non... Je ne comprends pas... Tu avais dit que tu resterais toute la semaine...

ADRIEN. — Et me voilà au bout de cinq jours ! Ce n'était vraiment pas la peine de partir !

MARIE. — Mais pourquoi ? Qu'est-il arrivé ? La place était déjà prise ?

ADRIEN. — Non, non, le poste était libre... et c'était un poste excellent... Il semblait fait exprès pour moi... Sans compter qu'il y en avait d'autres... tous agréables et bien rétribués... Mais partout, on m'a posé les mêmes questions : « Qu'est-ce que vous faisiez avant ? Où travailliez-vous ? Quelles références pouvez-vous nous donner ? » Chacun doit avoir un passé, comprends-tu ? Un « curriculum vitea », des papiers. Mais pour moi le passé est fermé. Et comment me procurer des papiers ? Pour l'état-civil, je n'existe plus. Si je demande mon acte de naissance, on me donne mon acte de décès !

MARIE. — Mais est-il bien possible qu'il n'y ait pas manière de...

ADRIEN. — Non... Il n'y a absolument pas moyen... J'ai tout essayé pendant ces cinq jours. Même pour les emplois les plus simples, les métiers les plus misérables, il faut prouver son identité. Quelle est mon identité ? Je n'en ai pas ! Je ne suis personne, personne ! Toute l'humanité est enregistrée, cataloguée, numé-

tée, contrôlée depuis l'instant de la nais-nce jusqu'à l'heure de la mort... Moi, je suis dehors... Je suis en surnombre. Du registre s vivants, je suis passé au registre des morts, ne peux plus retrouver ma place parmi les vants !

MARIE. — Mais alors ?

ADRIEN. — Alors, c'est tout ! Il n'y a rien à re ! Sais-tu l'unique possibilité qui me reste ?

MARIE. — Laquelle ?

ADRIEN. — Celle des gens qui possèdent des piers, mais qui ne peuvent pas les montrer ! s voleurs, les escrocs... D'ailleurs... Je ne suis s autre chose... Je suis un escroc... c'est exact ! suis un escroc ! J'ai voulu escroquer la ciété et la société se venge en me repoussant, me refusant le droit de vivre. Te rends-tu mpte de ma situation ?

MARIE. — Il fallait y penser avant !

ADRIEN. — Oui, Je le sais bien qu'il fallait penser avant. Il est parfaitement inutile de péter toujours la même chose. Du reste... est facile de dire ça maintenant ; c'est avant l'il aurait fallu le dire !

MARIE. — Je te l'ai dit !

ADRIEN. — Qu'est-ce que tu m'as dit ! Tu ais peur, et c'est tout. Tu aurais dû m'empê-er de faire ça... prévoir les conséquences. est ça que tu aurais dû faire au lieu d'atten-e maintenant pour me sortir des plaintes et s récriminations !

MARIE. — Alors c'est ma faute à moi ?

ADRIEN. — Mais non, quelle stupidité. C'est mienne ! Entièrement la mienne ! C'est moi i suis coupable ! Tu es contente ? Si tu savais mme c'est exaspérant pour moi tes airs con-uels de reproche !

MARIE. — Mes airs de reproche ! Moi qui ne dis jamais rien.

ADRIEN. — C'est justement pour ça ! Tu ne s jamais rien, mais ça ne m'empêche pas de mprendre ! Je sais bien ce que tu penses ! y a même des moments où j'ai l'impression ie tu éprouves un certain plaisir à me voir ns l'ennui !

MARIE. — Moi, ça me fait plaisir ? Mais réflé-is, Adrien, que tes ennuis sont aussi les iens !

ADRIEN. — Oui, c'est vrai. Nous sommes ici train de nous tourmenter l'un l'autre. (*Après bref silence :*) Combien reste-t-il ?

MARIE. — Presque rien... J'ai dû régler des tes...

ADRIEN. — Ah !

MARIE. — Mme Concetta est venue plusieurs is me demander quels étaient nos projets au jet de la maison. Elle a des offres pour l'été...

ADRIEN. — Que lui as-tu dit ?

MARIE. — Rien ! Je voulais t'attendre ! Elle passera bientôt !

ADRIEN. — Qu'allons-nous lui dire ? Renou-ler la location ? C'est ridicule !... Avec quel gent paierons-nous ? D'autre part, où aller ? faut trouver de l'argent... d'une façon ou ne autre... Mais comment ?

MARIE. — Si tu veux vendre mes bijoux...

ADRIEN. — Pour l'amour du Ciel ! Ne me parle pas de tes bijoux ! Que veux-tu qu'on nous donne pour cette bague et cette petite chaîne ? Tu sais ce que j'ai eu pour ma montre ?

MARIE. — Tu l'as vendue ?

ADRIEN. — Il a bien fallu ! Mon étui à cigarettes aussi ! Regarde ! C'est dérisoire ! (*Il met la main à sa poche et en retire de l'argent.*) Il faut même que tu le prennes. Tiens ! Ça suffit à peine pour payer le loyer de Mme Concetta ! (*Marie prend l'argent en silence.*) Je ne sais plus où donner de la tête ! Vois-tu, c'est ça qui est épouvantable, de ne rien pouvoir faire !... Tout le monde a la possibilité de lutter, de se défendre, mais moi, je ne peux rien ! Même pas mourir puisque je suis déjà mort. Qu'allons-nous faire ? Dis, Marie, qu'allons-nous faire ?

MARIE. — C'est moi qui vais me mettre à travailler...

ADRIEN. — Toi ? Mais travailler à quoi ? Que sais-tu faire ?

MARIE. — Je ne sais pas... Je chercherai... Je trouverai... Je me ferai gouvernante... Je peux même me placer comme bonne, si c'est nécessaire !

ADRIEN. — Comme bonne ?

MARIE. — Il faudra bien ! Puisque tu ne peux pas travailler, toi ? (*Rosine entre par la porte de droite, apportant le petit pot à lait et une soucoupe avec des rondelles de citron. Adrien la suit des yeux. Marie à Rosine :*) Apportez une autre tasse !

ROSINE. — Oui, madame.

Rosine sort.

ADRIEN. — C'est vrai que, moi, je n'étais pas dans le programme... C'est pour lui ?

MARIE. — Oui.

ADRIEN. — Il vient prendre le thé tous les jours ?

MARIE. — Oui... Tous les jours...

ADRIEN. — Mais il ne devait pas partir ?

MARIE. — Il est parti, mais il est revenu... (*Rosine rentre avec une autre tasse.*) Tu le veux tout de suite, le thé ?

ADRIEN. — Non... ça n'a pas d'importance... J'attendrai. (*Rosine sort. Après une pause, avec une affectation d'indifférence :*) De quoi te parle-t-il, quand il vient ici ?

MARIE. — De bien des choses...

ADRIEN. — Il te dit toujours qu'il veut t'épouser ?

MARIE. — Non... Il ne me le dit pas ; mais il me le fait comprendre !

ADRIEN. — Alors, sauf erreur de ma part, il se considère presque comme un fiancé...

MARIE, *avec une tranquille indifférence.* — Oui... Je crois que oui... comme un fiancé...

ADRIEN. — Ça fait des fiançailles un peu longues... Ça a commencé quand vous étiez enfants... Nous étions mariés que ça continuait... Il n'y a pas à dire ! De son côté il a fait preuve d'une belle persévérance et d'une belle fidélité !

MARIE, *sèchement.* — Que signifient ces propos ?

ADRIEN. — Rien du tout ! C'est une simple constatation. Si je n'étais pas là pour vous gêner... Sais-tu même ce que je pense ? Qu'avant, c'était peut-être plus commode pour vous, quand j'étais vivant ! Mais oui... Parce qu'un mari vivant, on peut le tromper, tandis qu'à présent...

MARIE. — Tu veux me faire une scène de jalousie ?

ADRIEN. — Je n'y pense même pas ! Au point où nous en sommes, ce serait ridicule. Il fait frais, tu aurais pu faire du feu dans la cheminée.

MARIE. — Il n'y a plus de bois. Il est fini.

ADRIEN. — Il aurait mieux valu acheter du bois plutôt que dépenser de l'argent pour offrir tous les jours le thé à ce monsieur...

MARIE. — Le thé, c'est lui qui m'en a fait cadeau.

ADRIEN. — Mais c'est très bien ! Il commence déjà à subvenir aux frais de la maison.

MARIE, *avec un geste de colère.* — Ecoute, Adrien... (*Elle se domine.*) Non... Il vaut mieux ne pas te répondre !...

ADRIEN, *agressif.* — Mais si... Réponds... Tu crois que je ne le sais pas, ce que tu allais dire ? Tu crois que je ne me rends pas compte de ta rancune, de ta colère rentrée ? Courage ! Explique-toi une fois pour toutes ! Dis-moi que tu me méprises, que tu me détestes ! Quoi ? Tu as peur de me blesser ? Quelle plaisanterie ! Si tu savais à quel point je me méprise moi-même ! (*On entend la sonnette de la grille.*) Le voilà... Que dois-je faire ? M'en aller ?

MARIE. — Fais ce qui te plaît !

Au bout d'un instant, Renaut fait son entrée, portant un petit paquet qu'il pose sur la table.

RENAUT. — Bonsoir, Marie... (*Il s'aperçoit de la présence d'Adrien.*) Oh ! Bonsoir !... Déjà de retour ? Quand êtes-vous arrivé ?

ADRIEN, *lui serrant la main.* — Il y a juste un instant, par le car.

RENAUT, *cordial.* — Très bien ! Très bien ! Vous avez été rapide !

ADRIEN. — Oui. Très rapide !

RENAUT, *avec une expression de bien-être.* — Quelle tiédeur on sent ici ! Une température délicieuse. De nouveau, il fait un peu froid.

MARIE. — Pleut-il encore ?

RENAUT. — Non... Tous les nuages ont été balayés par le vent ! (*Il s'assied sur un fauteuil. Marie prend place sur un autre fauteuil. Adrien reste debout, appuyé à la cheminée, de l'autre côté de la pièce; il suit en silence le dialogue de Renaut et de Marie.*) Vous n'êtes pas sortie aujourd'hui, Marie ?

RENAUT. — Vous n'êtes pas sortie aujourd'hui, Marie ?

MARIE. — Non... J'ai passé toute la journée à la maison.

RENAUT. — Vous avez eu raison. Il a fait une journée affreuse ! Toutes les demi-heures une averse. (*S'adressant à Adrien :*) Vous aussi ces jours-ci, vous avez dû avoir mauvais temps...

ADRIEN. — Un temps épouvantable !

RENAUT. — Vous avez vu la mer, Marie ?

MARIE. — Elle était terrible. On m'a dit que les lames arrivaient jusqu'à la place de l'église.

RENAUT. — Le spectacle était magnifique. Quand on le regarde de la terrasse du Miramar, c'est impressionnant. De temps en temps les éclaboussures arrivaient jusque là-haut. (*Rosine entre, apportant la théière, qu'elle pose sur la table. Marie se lève et commence à préparer le thé. Renaut donnant le paquet à Marie :*) Voici, Marie, je ne sais pas si vous aimez ça...

MARIE, *prenant le paquet.* — Qu'est-ce que c'est ?

RENAUT. — Ce sont des croissants que j'ai fait faire par le cuisinier de l'hôtel... Ils n'ont peut-être rien d'extraordinaire, mais j'espère qu'ils ne sont tout de même pas détestables !

MARIE, *ouvrant le paquet.* — L'aspect est très prometteur !

RENAUT. — Espérons qu'ils tiendront leur promesse !

MARIE. — Je vous remercie... C'est trop gentil de votre part...

RENAUT. — Pour des bêtises comme ça ? Je vous en supplie !

ADRIEN. — Vous avez apporté du sucre ?

RENAUT, *surpris.* — Comment, du sucre ?

ADRIEN. — C'est vous qui apportez le thé, c'est vous qui apportez les gâteaux... J'imaginais que vous pensiez au sucre !

RENAUT, *un peu désorienté.* — Je ne comprends pas... Je savais qu'ici Marie n'arrivait pas à trouver du thé de bonne qualité, alors je me suis arrangé pour lui en procurer un peu !

MARIE, *regardant Adrien d'un air alarmé.* — Ne faites pas attention. Il dit ça pour rire !

ADRIEN. — Bien sûr ! C'est pour rire que je dis ça !

MARIE, *offrant une tasse à Renaut.* — Citron, n'est-ce pas ?

RENAUT. — Citron... Merci.

MARIE, *offrant une autre tasse à Adrien.* — Et toi, comment le veux-tu ? Lait ou citron ?

ADRIEN. — Ni l'un ni l'autre ; je n'en prends pas.

RENAUT. — Un croissant ?

ADRIEN. — Merci...

Un moment de silence embarrassé. Marie et Renaut prennent le thé. Adrien les regarde.

RENAUT, *cherchant à dissiper le malaise créé par ce silence.* — Vous avez pu arranger convenablement vos affaires ?

ADRIEN. — Moi ?... Oui... Pas trop mal...

RENAUT. — A propos, si je puis vous être utile à quelque chose... Disposez de moi... Ne faites pas de cérémonies...

ADRIEN. — Vous êtes bien aimable... Mais vous savez, étant donné le genre de mes affa-

ès, je ne crois pas que vous puissiez m'être utile !... En tous cas, je vous remercie.

Nouveau silence.

RENAUT. — Alors, qu'avez-vous décidé ? Restez-vous ici, ou bien...

MARIE. — Je ne sais pas... Je ne sais pas encore... Peut-être bien partirons-nous à la fin du mois...

RENAUT. — Pour revenir en ville ?

MARIE. — Je vous répète que je n'en sais rien. Il est même possible qu'au dernier moment nous changions d'idée et restions ici.

RENAUT. — Le pays est un peu monotone, pour y vivre longtemps.

MARIE. — Une autre tasse ?

RENAUT. — Merci... Vous ne commencez pas à sentir la nostalgie de la ville ? La circulation, les rues, des théâtres... les cinémas ?

MARIE. — Non... Pas beaucoup.

RENAUT. — Il paraît que nous allons avoir une très bonne série de concerts...

MARIE. — Je les écouterai à la radio...

RENAUT. — Mais alors, vous avez réellement décidé de vous retrancher du monde, de vous retirer dans la solitude ?

MARIE, *avec une nuance d'impatience.* — Non... Je n'ai rien décidé du tout ! Aujourd'hui c'est comme ça, et peut-être bien que demain...

RENAUT. — C'est cela ! Aujourd'hui vous ne voulez jamais savoir ce que vous ferez demain. Vous n'aimez pas engager l'avenir !

MARIE. — Ce n'est pas possible de l'engager ! L'avenir ne dépend pas de nous !

RENAUT. — L'avenir dépend presque toujours de nous ! C'est nous qui nous le construisons par nos actes, par notre volonté, par nos erreurs... Il faut avoir le courage de l'engager, l'avenir, de le contraindre à se dérouler conformément à notre volonté !

ADRIEN, *intervenant d'un ton railleur.* — Ouais ! C'est facile à dire !

RENAUT. — Pourquoi ça ! Quand quelqu'un sait ce qu'il veut, il arrive à surmonter tous les obstacles, toutes les difficultés. Il n'existe qu'une chose contre laquelle il n'y a pas de lutte possible : la mort.

ADRIEN. — Justement... Si on meurt ?

RENAUT, *souriant.* — Quand on meurt, on n'a plus à se préoccuper de l'avenir !

ADRIEN. — C'est vous qui le dites !

RENAUT. — Comment ? Je ne comprends pas !

ADRIEN. — Rien !... Je parlais pour parler !

Adrien appuie le front contre la vitre et regarde dehors. Renaut, après un silence, s'adresse à Marie en lui parlant à voix plus basse sur un ton plus intime et plus confidentiel.

RENAUT. — J'ai reçu une lettre de ma mère, Marie... Elle vous adresse son meilleur souvenir.

MARIE. — Son souvenir ? Elle se souvient encore de moi ?

RENAUT. — Bien sûr !

MARIE. — Comment est-ce possible ? La dernière fois qu'elle m'a vue, j'étais encore une petite fille... Je devais avoir dix ans...

RENAUT. — Elle serait très contente de vous revoir...

MARIE. — Mais comment ? Je ne comprends pas ! Votre mère sait...

RENAUT. — Tout ! Le passé, le présent, et, peut-être, même l'avenir ! (*Marie le regarde, de plus en plus troublée. Renaut continue gravement, en appuyant sur les mots.*) J'ai grande confiance en ma mère... Je suis très près d'elle... C'est ma meilleure amie... Je lui dis tout : mes sentiments, mes espoirs... (*Marie recule un peu. Elle regarde d'un air éperdu Adrien qui s'est retourné et, de la porte vitrée, l'observe. Renaut à Adrien :*) J'étais en train de dire à Marie que ma mère serait heureuse de la revoir, après tant d'années. Elle m'a même chargé de l'inviter à passer quelques jours chez elle.

ADRIEN. — Chez elle ? Où cela ?

RENAUT. — Dans notre villa de Biarritz. Ma mère y vit toute l'année... Vous viendrez aussi, bien entendu...

ADRIEN. — Moi ?

RENAUT. — Il ne faut pas faire de façons. Tenez, Marie, ma mère m'envoie quelques photos de la villa... (*Il tire de sa poche un paquet de photographies.*) Regardez... ça c'est une vue générale prise de l'allée par où on arrive !

MARIE. — Comme elle grande ! On dirait un château !

RENAUT. — En effet, c'est un vieux château... (*Expliquant des détails sur la photographie :*) Ça, c'est la salle commune du rez-de-chaussée. Tenez, ici, on le voit mieux... Ça, ce sont quelques vues du parc, du tennis... Vous aimez jouer au tennis ?

ADRIEN, *sèchement.* — Jamais essayé !

Marie lève les yeux sur Adrien. Ils se regardent un instant comme s'ils devinaient mutuellement leurs pensées.

RENAUT, *montrant d'autres photographies.* — Celles-ci sont toutes de la partie neuve. Voyez... Les pièces ne sont pas encore complètement meublées... Elles attendent la maîtresse de maison. (*Marie le regarde, et baisse aussitôt les yeux. Renaut continue en donnant un accent particulier à chacun de ses mots.*) Je préfère les meubler suivant le goût de la femme qui les habitera... (*Marie regarde rapidement les photographies, puis, sans un mot, les restitue à Renaut.*) Non, Marie, gardez-les pour vous.

MARIE. — Pourquoi ?

RENAUT. — Qui sait s'il ne vous viendra pas quelque idée... Si vous ne pourrez pas me faire quelque suggestion...

Marie le regarde, sans répondre, d'un air embarrassé. Renaud pose la liasse de photographies sur la petite table. Un moment de silence. Rosine entre.

ROSINE, *à Adrien.* — C'est Mme Concetta, qui voudrait vous parler...

ADRIEN. — Je viens tout de suite...

MARIE. — Non... Laisse... C'est moi qui y vais...

U. of I.
LIBRARY

ADRIEN. — Mais pourtant...

MARIE, *impatiente de s'éloigner.* — Il faut que je demande quelque chose à Mme Concetta. Excusez-moi, Renaut, je reviens tout de suite.

RENAUT, *qui s'est levé.* — Si vous le permettez, Marie... J'ai un appel téléphonique à 7 heures ; je ne dois donc pas tarder à partir. Nous nous reverrons ce soir...

MARIE. — Très bien... A ce soir...

Marie sort.

RENAUT. — Vous voyez ? Vous voyez ?

ADRIEN. — Quoi donc ?

RENAUT. — Dès que j'ai fait allusion à la femme qui viendra habiter ma maison elle s'est enfermée en elle-même...

ADRIEN. — C'est vrai !

RENAUT. — Je ne sais plus quoi penser. Son attitude est si bizarre, si contradictoire ! Parfois elle paraît tout heureuse de me voir ; parfois, au contraire, elle me fuit, elle se montre irritable et nerveuse. J'espérais qu'avec le temps l'idée de ce mariage pourrait mûrir dans son esprit...

ADRIEN. — Il faut croire qu'elle n'a pas mûri !

RENAUT. — Mais vous, lui avez-vous parlé, avez-vous cherché à lui faire comprendre ?

ADRIEN. — Oui... Oui... Je lui ai parlé...

RENAUT. — Eh bien ?

ADRIEN, *impatienté.* — Que voulez-vous que je vous dise ? Si elle refuse de vous épouser, elle doit avoir ses raisons.

RENAUT. — Mais quelles raisons ? C'est ça, voilà, que je voudrais savoir ! Quelles raisons ? Qu'elle ait de la sympathie pour moi, cela ne fait pas le moindre doute. Vous avez bien dû vous en apercevoir vous-même !

ADRIEN. — Oui... Oui... Je m'en suis aperçu...

RENAUT. — Une autre affection ? Un autre lien ? Je ne crois pas ! Pendant tout ce temps je m'en serais bien aperçu !... Savez-vous qu'il y a des moments où j'ai l'impression qu'il est encore vivant !

ADRIEN. — Lui ?

RENAUT. — Oui... Qu'il est vivant... Qu'il s'interpose entre elle et moi... continuellement... come un intrus... comme un obstacle... c'est une chose terrible, quand un mort continue de vivre dans le souvenir !

ADRIEN. — Ça c'est vrai ! Il n'y a rien de plus incommode qu'un mort qui vit !...

RENAUT. — C'est absolument ça ! Pensez que j'en avais déjà parlé à ma mère.

ADRIEN. — Vraiment ? Et qu'est-ce qu'elle en disait, votre mère ?

RENAUT. — Tout d'abord elle ne savait pas trop... Vous savez... L'idée de me voir épouser une veuve... Mais maintenant elle est heureuse... Elle brûle d'envie de revoir Marie... Elle échafaude mille projets ! Songez qu'elle a déjà fixé la date du mariage !

ADRIEN. — Oui ?

RENAUT. — Si Marie accepte l'invitation de ma mère, je suis sûre qu'elle réussira à la convaincre...

ADRIEN. — Espérons-le !

RENAUT. — Ah ! Ecoutez... Je voudrais vous dire... Excusez si je me permets...

ADRIEN. — Dites... Dites...

RENAUT. — Je vous prie de ne pas considérer ce que je vais vous dire comme indiscret... Mais, vous savez, j'imagine que Marie ne se trouve pas dans une condition... Oui... en somme... je connais sa situation... Ce sont des moments difficiles... Peut-être que, même pour vous, il est assez difficile d'y pourvoir... Si je pouvais être utile à quelque chose...

ADRIEN. — Comment ? Que voulez-vous dire ?

RENAUT. — Ne prenez pas ça mal, je vous en supplie ! Je me rends compte que c'est une chose délicate... Mais entre nous il est inutile de faire des cérémonies. Considérez-moi comme un ami... ou plutôt, presque comme un parent... En somme voyez vous-même, mais que Marie n'en sache rien, je vous en supplie, qu'elle ne sache rien... Merci... Merci...

Il sort sans lui laisser le temps de répondre... Adrien est resté immobile et semble anéanti. Au bout de quelques instants, Marie rentre.

MARIE. — J'ai donné cet argent à Mme Concetta... Je lui ai dit que c'était notre dernier mois.

ADRIEN. — Ne te préoccupe pas de ça... Il y en a, de l'argent.

MARIE, *le regardant d'un air surpris.* — Comment ça ?

ADRIEN. — Tant que tu en veux ! Et quand il sera fini, il y en aura d'autre ! C'est lui qui me l'a offert...

MARIE. — Lui ?

ADRIEN. — Oui, lui en personne. Ce n'était pas suffisant qu'il me confie son amour pour toi, qu'il me charge de te parler, de te convaincre. Non !... Il fallait encore de l'argent. Mais oui. J'en suis là ! Tu es contente, à présent ?

MARIE. — Moi ?

ADRIEN, *violent.* — Oui, toi ! C'est toi qui l'as voulu ! Tu aurais pu le chasser dès le premier jour... Pas le moins du monde ! Tu me l'as imposé... Tous les jours, toutes les heures... Parce que tu savais que j'avais les mains liées... que je ne pouvais pas parler, que je ne pouvais pas le jeter dehors...

MARIE. — Tu n'as pas honte de te montrer aussi injuste, aussi méchant ?

ADRIEN. — Méchant, moi ?

MARIE. — Oui... Méchant... Méchant. Rends-toi compte aussi que tu es lâche, parce que tu cherches à rejeter ta faute sur moi. Tu sais très bien que j'ai tout dit pour t'empêcher de faire cette folie. Tu m'as obligée à mentir... Et, maintenant que tu te sens perdu, tu te retournes contre moi... Mais tu ne t'aperçois pas à quel point c'est ignoble... ce que tu fais, à quel point c'est lâche ?... Ecoute... Si tu ne me faisais pas pitié... Ma parole d'honneur, tu me ferais rire !

ADRIEN. — Parfait ! Il n'y a qu'à en rire ! Tu as raison ! C'est moi qui suis un idiot ! Mais

is-tu ce qu'il y a de plus drôle dans l'his-ire ? Qu'il m'a fallu être mort pour appren-e ce que je ne savais pas, quand j'étais en e !

MARIE. — Quoi donc ?

ADRIEN. — Que tu me trompais !

MARIE. — C'est faux ! Tu mens !

ADRIEN. — C'est comme ça... Tu m'as toujours ompé, toujours ! Avant de m'épouser, pendant e tu étais ma femme, maintenant encore...

MARIE. — Tu mens, tu mens et tu sais que mens !

ADRIEN. — Mais enfin crois-tu que je ne com-ends pas... que je ne m'aperçois de rien ? s angoisses, tes émotions, ton changement puis qu'il est arrivé... Avec moi, tu ne peux s feindre ! Je te connais très bien ! Ce que, i, tu me caches, c'est lui qui me le dit ! Parce e c'est encore ça qu'il y a de plus drôle... i les confidences de ton amant !

MARIE. — Mon amant ? Alors Renaut est mon nant ? Tu le crois ? Allons ! Aie le courage me le dire, au moins ! Tu le crois ?

ADRIEN. — Même s'il n'est pas ton amant, ça change rien. Quand la fidélité devient un crifice, elle est pire qu'une trahison !... ailleurs, c'est juste ! Tu as raison ! Que is-je ? Un intrus, un obstacle entre lui et toi. me l'a dit, mais ce n'était pas nécessaire... l'avais bien compris tout seul ! Tu vois ? t'apporte des photographies : une villa ma-ifique... la petite maman qu'il veut te pré-nter... Il fera venir des amis, il organisera s réceptions en ton honneur... Voilà... Main-nant, tu vas être heureuse ! Profites-en bien cette vie, profites-en bien ! C'est cette vie-là nt tu as toujours rêvé...

MARIE, *éclatant comme si elle se sentait enfin re.* — Eh bien oui ! J'en rêvais ! Et mainte-nt je pourrais l'avoir ! Je pourrais tout oir : le bien-être, le bonheur, l'amour... vre ! Vivre enfin ! Mais non, je ne peux s !... Je ne peux pas parce que tu es là, parce e nous sommes rivés à la même chaîne ; rce qu'il nous faut sombrer ensemble ! Et viens me demander si je te hais ? Mais que udrais-tu lire dans mes yeux ? De la grati-de ? De l'amour ? Tu ne penses donc pas à que tu m'enlèves ? A ce que tu me voles ? st la vie que tu me voles, entends-tu ? La e ! Je ne m'en étais jamais aperçue : je ne vais peut-être jamais soupçonnée. C'est toi i viens de me le révéler. J'aurais continué vie avec résignation... Je me serais imaginée e heureuse... C'est toi qui m'as fait voir... i m'as fait comprendre... Maintenant, je sais, t ce que j'ai perdu ! Tout ce que j'ai sacrifié ur toi... Oh ! Ce n'est pas la misère qui me t peur ! Quand bien même tu aurais toutes richesses de la terre ça ne changerait rien ! is maintenant je veux te le dire... je tiens me à te le dire... Le moment est venu de us regarder bien en face, sans nous racon-de mensonges. Je l'aimais avant notre ma-ge... je l'aimais en étant ta femme... je te mpais toujours dans mes pensées les plus secrètes... dans mes rêves les plus beaux. Et maintenant encore, je l'aime... je l'aime... je l'aime !

ADRIEN, *frappé de la violence de ses paroles, d'un ton brusquement calme.* — Je comprends ! Je comprends ! Tu l'as déjà dit !

MARIE. — Adrien !

Elle semble désarmée par le ton d'Adrien qui fait quelques pas dans la pièce comme un homme égaré et se laisse tomber sur une chaise.

ADRIEN, *sans la regarder, avec un calme voulu.* — Va... Va... Tu peux t'en aller... Il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire ! Va-t-en ! veux-tu ! Laisse-moi seul, je t'en prie !

MARIE. — Je mentais, tu sais... Ce n'est pas vrai... ce que je t'ai dit. J'étais en colère. Je voulais te faire du mal... Je te jure que j'ai menti... Je t'ai toujours aimé... Nous avons passé tant de moments tristes, et c'est précisément dans les moments les plus tristes que nous nous sommes sentis le plus près l'un de l'autre... Même maintenant ! Regarde-moi, Adrien, réponds-moi... Dis-moi que tu me crois !

ADRIEN, *sans la regarder !...* — Mais oui... Je te crois... Je te crois !...

MARIE. — Non... Pas comme ça... Ne me réponds pas comme ça ! Regarde-moi !... C'est horrible, c'est épouvantable ce que je viens de dire... Tu comprends bien que ce n'est pas vrai, que ça ne peut pas être vrai. (*Elle l'embrasse sur le front et sur les cheveux.*) Oublie ce que je viens de dire ! Nous devons tout tout oublier... Nous avons parlé comme deux fous... Ce sont les mots qui nous ont entraînés... Adrien... Mais pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? Tu ne me crois pas ?

ADRIEN, *fermant les yeux comme s'il ressentait une douleur aiguë.* — Mais si, je te crois... Je te crois... Pour l'instant, laisse-moi, je t'en conjure ! Nous en reparlerons plus tard... Après ! Mais, pour l'instant, laisse-moi !

Marie le regarde encore, émue et vibrante, comme si elle voulait lui parler. Puis elle sort. Adrien reste immobile, accablé. L'horloge commence à sonner. Adrien sort de sa torpeur et relève lentement la tête. La scène s'assombrit, tandis qu'on entend l'horloge achever de sonner 7 heures.

La scène s'éclaire. Nous sommes à nouveau dans le cimetière. Adrien est assis dans la même attitude qu'au premier acte.

ADRIEN. — Voilà !... Ce dernier entretien avec ma femme m'a fait comprendre bien des choses ! Que suis-je ? Un intrus ! Elle me l'a dit clairement ! Ensuite, elle a essayé de masquer, de mentir... Mais c'était la pitié... la bonté qui parlaient en elle. Désormais, les paroles définitives avaient été prononcées. Je l'empêche de vivre... Je l'empêche d'arriver au bonheur. J'ai bien réfléchi à sa situation et à la mienne, et ma décision est prise. Je lui ai écrit une lettre

à lui et je lui ai écrit une lettre à elle. J'ai voyagé toute la nuit, et me voilà ! Vous allez me demander pourquoi je vous raconte toute cette histoire ? C'est parce que j'ai un petit service à vous demander... une chose assez simple...

LE GARDIEN. — Quel service ?

ADRIEN. — Voilà : je vais me tuer, et, vous, vous allez me remettre dans ma tombe.

LE GARDIEN. — Comment ? Mais vous êtes fou ?

ADRIEN, *d'un ton tout à fait tranquille.* — Non... Je ne suis pas fou... Il n'y a pas autre chose à faire !... C'est précisément ça que j'écris à ma femme... Je lui recommande de ne pas faire de drame, de ne pas faire du pathétique quand elle apprendra ma véritable mort ! Si, réellement, elle veut pleurer, qu'elle le fasse en cachette, en secret... ça, voyez-vous, c'est nécessaire... Le secret... Je ne peux pas mourir publiquement, puisque je suis déjà mort... Je dois mourir caché comme j'ai vécu caché. Il faut donc que vous m'aidiez... Vous verrez, ça va être fait en une minute...

LE GARDIEN. — Comment ? Alors, je devrais ?... Mais absolument pas ! Retirez-vous ça de la tête !

ADRIEN. — Vous ne voulez pas ?

LE GARDIEN. — Mais c'est bien certain, que je ne veux pas ! Comment voulez-vous que je fasse une chose pareille ?

ADRIEN. — Pourquoi ça ? Que voyez-vous là d'extraordinaire ? C'est moi le titulaire de la tombe... J'ai le droit d'y aller ! Une étrange combinaison m'a empêché jusqu'à présent d'occuper ma place... Maintenant, les choses redeviennent régulières. Je me tue, vous m'enterrez, et on n'en parle plus !

LE GARDIEN. — Mais c'est absurde... C'est épouvantable, ce que vous me demandez. Vous ne vous rendez pas compte que...

ADRIEN, *avec douceur.* — C'est l'unique manière de rentrer dans l'ordre ! La courte parenthèse de ma vie abusive se ferme... ma femme est réellement veuve et moi je suis réellement mort... Je ne comprends pas pourquoi vous ne voulez pas m'aider...

LE GARDIEN. — Je ne veux pas ! Vous avez imaginé un imbroglio qui vous a attiré des ennuis, et maintenant vous avez la prétention de me lancer dans un imbroglio moi aussi... Je suis un honnête homme et je ne veux pas de complications !...

ADRIEN. — Je ne vous demande pas autre chose que de faire votre devoir ! Vous êtes le gardien du cimetière... Vous trouvez un mort hors de sa tombe, vous le remettez à l'intérieur, voilà tout !

LE GARDIEN. — Inutile d'insister... Le règlement n'admet pas ces arrangements privés. Venez ici quand vous serez mort, et, à ce moment-là, nous en reparlerons !

ADRIEN. — Alors vous préférez qu'on trouve mon corps ici, au milieu de l'allée ? Que je me tue, c'est une chose certaine... D'ailleurs, maintenant que j'ai averti ma femme, et que j'ai averti l'autre, je suis bien obligé !... Alors songez aux conséquences ! Si on trouve mon corps, on découvre tout. Ma femme va en prison ! Pensez-y, vous détruisez son bonheur... Mais oui, parce que maintenant, elle pourrait se marier, elle pourrait être heureuse... (*Il s'arrête brusquement en regardant d'un air épouvanté dans une direction déterminée.*) Oh mon Dieu !...

LE GARDIEN, *effrayé.* — Qu'y a-t-il ?

ADRIEN, *très agité.* — Ma femme... Là-bas... Et lui aussi... Ils viennent ici... Oh ! Ils ont eu ma lettre trop tôt !... Maintenant, je n'ai plus le temps... (*Il regarde autour de lui d'un air égaré, puis, comme obéissant à une décision rapide, lui dit brusquement :*) Ecoutez... S'ils vous demandent... Dites que tout est fait !

LE GARDIEN. — Quoi... Tout ?

ADRIEN. — Tout. Absolument tout ! Je me suis tué et vous m'avez déjà enterré... Vous comprenez ? Les voilà... Les voilà...

Rapidement, Adrien s'éloigne par une petite allée laissant le Gardien bouleversé et complètement éberlué. Au bout d'un instant, on voit paraître Marie et Renaut. Marie s'arrête.

MARIE. — Voilà... C'est ici... C'est ici... Je n'ai pas le courage de demander...

RENAUT. — Calmez-vous, calmez-vous. Vous allez voir que peut-être bien...

MARIE. — Demandez, vous !... Demandez vous !...

Renaut s'approche du Gardien, qui est resté près de la tombe.

RENAUT. — Excusez-moi... S'il vous plaît... N'y aurait-il pas ici un monsieur qui... qui...

Le Gardien, comme devançant la question, fait gravement signe d'assentiment.

MARIE, *poussant un cri d'angoisse.* — Mon Dieu ! Mon Dieu !

RENAUT. — Courage, Marie, courage ! (*S'adressant encore au Gardien et désignant la tombe :*) Et vous l'avez... Vous l'avez...

Le Gardien fait un autre signe d'acquiescement, Marie tombe à genoux.

MARIE. — Adrien ! Adrien !... Mon cher Adrien !...

RENAUT, *il s'adresse au Gardien et lui demande à voix basse.* — C'est vrai... C'est bien vrai ?

Le Gardien fait un geste comme pour dire « Diable ! Puisque c'est moi qui l'y ai mis ! »

MARIE. — C'est moi qui l'ai tué ! Mon cœur me le disait. Je n'aurais pas dû le laisser seul ! C'est ma faute !

RENAUT. — Ne parlez pas ainsi, Marie... C'est une tragédie, une effroyable tragédie... Mais vous... Ce n'est aucunement votre faute !

MARIE. — Si, si ! C'est moi ! C'est moi ! Ah ! Si nous étions arrivés plus tôt...

RENAUT. — Comment pouvions-nous arri-r plus tôt ? Nous avons couru comme s enragés... C'est un terrible destin. Il a payé rement son erreur, Adrien ! Mais vous, vous avez pas à avoir de remords !

MARIE. — Mon pauvre cher Adrien... si tu ux m'entendre. Si tu peux me comprendre, rdonne-moi, Adrien, pardonne-moi.

RENAUT. — Marie ! Il s'est sacrifié pour que... us viviez... Venez, maintenant, allons-nous-!

MARIE. — Non... Non ! Laissez-moi ici ! Je ux rester ici !...

RENAUT, *cherchant à l'emmener.* — Non, arie, ne faites pas ça... Allons-nous-en, je vous prie... Nous reviendrons ensuite, plus tard, and vous serez plus calme.

Tandis que Marie sanglote, Renaut l'entraîne. Au milieu de ses larmes, Marie balbutie :

MARIE. — Des fleurs... des fleurs... Je vous en pplie, des masses de fleurs...

RENAUT. — Mais oui... Mais oui... (*Il met la ain à sa poche en tire une liasse de billets banque, les tend au Gardien et lui dit :*) ites-moi cette gentillesse... Occupez-vous-en... aucoup de fleurs. Les plus belles... Les plus res... Couvrez toute la tombe de fleurs !

Tous deux s'éloignent lentement et disparaissent. Le Gardien les suit des yeux. Dans la petite allée, on voit reparaître Adrien. Il s'assure que Marie et Renaut sont désormais assez loin, et s'approche du Gardien.

ADRIEN. — Vous avez vu comme elle pleu-it ? Vous avez vu ? Pauvre femme ! C'est la conde fois ! Mais vous savez... Je commence croire qu'elle m'aimait réellement ? (*Il s'a-rçoit que le Gardien compte l'argent de Re-ut.*) Qu'est-ce que c'est que cet argent ?

LE GARDIEN. — C'est ce monsieur qui vient me le donner pour acheter des fleurs... Il 'a dit de couvrir toute la tombe de fleurs !

ADRIEN. — Encore des fleurs ! C'est une anie !

LE GARDIEN. — Que faut-il faire ? Je ne sais is... Dites-moi ce que je dois faire ? Ça me mble exagéré !

ADRIEN. — Bien sûr ! Ça n'en vaut pas la ine !

LE GARDIEN, *lui tendant l'argent.* — Alors je us le rends !

ADRIEN. — A moi ? Je n'ai rien à voir là-dans !

LE GARDIEN. — Ça vous appartient... Puis-e c'étaient des fleurs pour vous ! Au lieu de urs, vous pouvez bien acheter quelque chose autre !

ADRIEN. — Tiens, c'est vrai ! Alors, parta-ons... Moitié ! Moitié !

LE GARDIEN. — Merci ! Vous êtes bien aima-e !...

Le Gardien lui donne la moitié de l'argent.

ADRIEN. — Bon ! Mais, moi, qu'est-ce que je vais en faire ? Puisque je dois me tuer !

LE GARDIEN. — Vous tuer ? Pourquoi ça ? Maintenant ce n'est plus nécessaire !

ADRIEN. — Comment ? Plus nécessaire ? Puisque je l'ai écrit à ma femme...

LE GARDIEN. — Justement ! Maintenant, votre femme est convaincue que vous êtes mort ! Elle est libre ! Elle peut faire ce qu'elle veut... Elle va pleurer un peu... Ensuite elle se consolera... Elle épousera l'autre et elle sera heureuse, comme vous le désiriez... Maintenant, tout est arrangé, tout est en règle... C'est comme si vous étiez réellement mort il y a huit mois... Votre erreur, voyez-vous, c'est d'avoir cru pouvoir corriger le destin... Vous avez corrigé votre destin à vous... Mais le destin de votre femme et de cet homme se sont déroulés indépendamment de vous et c'est comme ça que vous vous en êtes trouvé exclu !

ADRIEN. — Alors je dois mourir ?

LE GARDIEN. — Mais non... ça n'a pas d'importance !... Vous pouvez continuer à vivre, caché, comme vous l'avez fait jusqu'à présent... L'important, c'est qu'ils ne sachent pas... C'est que votre vie n'encombre pas la leur !

ADRIEN, *avec une lassitude extrême.* — Vivre en cachette ? Comment ? Où ça ? Je suis tellement las ! Je n'en peux plus ! Pouvoir trouver un endroit lointain... Un endroit inconnu... Une île déserte... Pouvoir vivre oublié de tous !...

LE GARDIEN. — Ecoutez ! J'aurais bien une proposition à vous faire... Mais je ne sais pas si vous l'accepteriez... Je ne sais pas...

ADRIEN. — Oh ! J'accepterais n'importe quoi !

LE GARDIEN. — Alors... Comme j'aurais besoin d'un aide, si vous vouliez rester ici...

ADRIEN. — Ici... Au cimetière ?

LE GARDIEN. — Il n'y a pas beaucoup de travail. Là-bas, dans ma maisonnette, j'ai une chambre disponible... Si vous voulez... Moi, ça me ferait plaisir de ne plus être seul !

ADRIEN, *réfléchissant.* — Ici ?... Au cimetière ? (*Brusquement pris d'une illumination subite*) Mais non !... C'est impossible ! Quand ma femme viendra ici, elle me verra !

LE GARDIEN. — Quand elle viendra ? Votre femme ? N'ayez pas peur ! Ici, c'est le seul endroit où votre femme ne mettra jamais les pieds !

ADRIEN. — Vous croyez ?

LE GARDIEN. — J'en suis sûr ! Je m'y connais, vous savez ! (*Il s'achemine vers la maisonnette.*) Venez. Je vais vous faire voir la maison... Vous sentez... Vous sentez la paix qu'il y a ici ? Regardez les belles couleurs que prennent les arbres au coucher du soleil ! Et comme les oiseaux s'égosillent ! A cette heure-ci, ils sont comme fous de joie !... C'est un jardin... Un jardin adorable !...

Tout en parlant, le Gardien s'éloigne avec Adrien.

RIDEAU

Adrien.

Marie. Adrien.

ADRIEN. — *Ah la statue ! Pour le poids ! Maintenant que mon corps n'est plus dans la bière...* (ACTE I.)

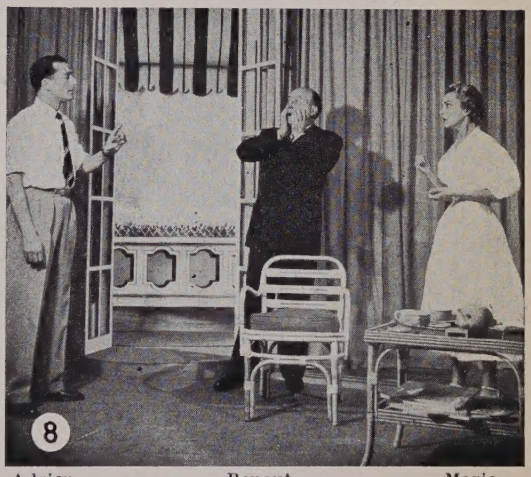
MARIE. — *Oh ! Un poste et un pick-up ! Pour nous ? C'est magnifique...* (ACTE II.)

ADRIEN. — *Non... non... Je suis mon frère... Je veux dire : je suis le frère de Lari.* (ACTE II.)

ROSINE. — *La fleuriste a apporté ce bouquet pour vous, madame.*
MARIE. — *Il n'y a pas de carte ?* (ACTE II.)

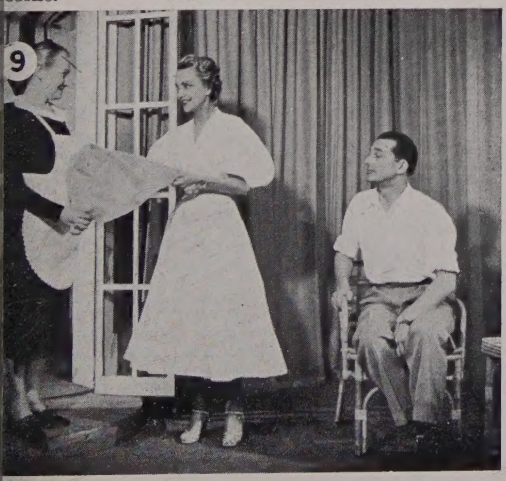
RENAUT, il s'adresse au Gardien et lui demande à voix basse. — *C'est vrai... c'est bien vrai ?* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki)



Adrien. Renaut. Marie.

osine. Marie. Adrien.



Le Gardien. Renaut. Marie.

FEB 14 1

"LA JEUNE VEUVE" DEVANT LA CRITIQUE

Le rideau se lève sur un cimetière. Evidemment, il pourrait se lever sur un tableau plus séduisant. Mais la première impression, assez fâcheuse, se dissipe vite par l'arrivée du Gardien, une sorte de philosophe, qui nous initie tout de suite à la poésie, paraît-il pénétrante et douce, des cimetières. Une affaire d'habitude.

Là-dessus survient un homme jeune, très ému, qui fait cet aveu ahurissant :

— Je m'appelle Adrien Lari. Je suis mort le 4 août 1950, et je suis enterré là, dans la troisième tombe à votre droite.

Tête du Gardien. Mais Adrien s'explique et cette explication sera toute la pièce.

Adrien avait eu un jour une forte envie de pastèque. Il en mangea une tranche, puis deux, puis trois, puis tout, à tel point qu'il en fut étouffé. Sa femme, Marie, le pleura et Renaut, son patron, envoya une belle couronne. Or, la pastèque digérée, Adrien se leva de son cercueil, qui n'était pas encore fermé (une chance !) et apparut, bien vivant, à sa femme qui était seule (encore une chance).

Dans le cas d'un événement semblable, deux solutions se présentent : ou faire savoir au monde qu'on est ressuscité ; ou laisser croire qu'on est mort pour profiter de la situation. C'est ce dernier parti que prend Adrien afin de bénéficier du million de l'assurance que Marie avait contractée avant sa mort...

Adrien, sous le nom de Robert, se fera passer pour le frère du défunt et le beau-frère de Marie, Renaut, qui aime cette dernière, aura beau jeu de lui demander sa main... Vous voyez à quelles situations plaisantes cela peut nous conduire... Adrien, déçu à la fois des femmes et de l'amour, retournera au cimetière pour se suicider et occuper pour de bon la tombe qui porte son nom. Mais le Gardien, philosophe, l'en dissuadera. Il ne faut pas contrarier son destin..

André Ransan,
dans *Ce Matin-Le Pays*.

Ne mangez jamais de pastèque après le repas.. Telle pourrait être la moralité de la nouvelle comédie de M. Aldo de Benedetti que présente le Théâtre Monceau et dont les Parisiens avaient jadis applaudi *Trois douzaines de roses rouges*.

Car c'est, en effet, pour avoir absorbé trop gloutonnement quelques tranches de ce savoureux cucurbitacé qu'Adrien Lari, modeste employé à la Compagnie Sidérurgique, est victime d'une fort déplaisante aventure. Foudroyé par une indigestion particulièrement nocive, Adrien est tenu pour mort. Et l'on s'apprête à le porter en terre lorsque Adrien émerge de sa léthargie et apparaît à son épouse éplorée. Il était temps. Adrien profitera-t-il de cette opportune résurrection pour réintégrer la communion des vivants ? Ce serait retrouver la médiocrité de sa condition alors que son trépas assure à sa veuve le montant de son assurance sur la vie. Soit un million. Il décide donc de demeurer au royaume des morts et il continuera de vivre aux côtés de sa femme en se faisant passer pour son propre frère. Et c'est là, exactement, que commencent ses déboires. Car il assistera, impuissant, à la cour empressée que son ancien directeur fait à son épouse. Laquelle ne tardera pas à se laisser séduire et à faire comprendre au pauvre Adrien que la place des défunts est au cimetière. Adrien ne peut que se rendre à la logique écrasante de ce raisonnement.

Sur ce thème plaisant, M. Aldo de Benedetti a écrit une comédie qui s'entend avec agrément. Je crois que son burlesque macabre serait plus percutant si l'adaptateur, M. A. Naudin, avait resserré davantage le dialogue et si les interprètes accentuaient le paradoxe de la situation.

Max Favalelli,
dans *Paris-Presse*.

L'histoire est drôle et inattendue, le dialogue sans prétention fait de mots empruntés au langage de tous les jours, de petites notations familières ; les éléments de décors de Suzanne Reymond sont ingénieux et joliment colorés. Quant à l'interprétation, elle est de premier ordre et dans quelques jours, quand la pièce sera tout à fait rodée, cette *Jeune Veuve* constituera un spectacle charmant qui, sans viser à faire trop penser, offrira le plus agréable des divertissements.

Je viens d'écrire que l'interprétation est de premier ordre. Cela est vrai, avant tout, pour M. Gil Roland qui, dans le rôle d'un gaffeur, brave homme et fort sympathique, a, à plusieurs reprises, déchaîné les applaudissements. M. Gil Roland joue pourtant son rôle avec une extrême discrétion, une discrétion qui rappelle à plus d'un moment le jeu de Victor Boucher.

Ne ménageons pas non plus nos compliments à M. Pierre Jourdan, le mort qui n'est pas mort, qui, lui aussi, joue avec le minimum d'éclat et le maximum de naturel, et à Mme Jacqueline Delubac, ravissante à voir et à écouter, avec ce ton de voix légèrement métallique qui a une sorte de charme ensorcelant.

Pierre Barlatier.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 1er trimestre 1952